

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

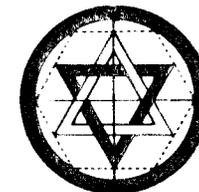
Revue fondée en 1888 par PAPUS (D' Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le D' Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER
Rédacteur en Chef : Yves-Fred BOISSET

LE SYMBOLISME DES TAROTS



par Suzey VANDEVEN



| | |
|---|----|
| Editorial de MARCUS | 49 |
| Le Tarot, par Suzy VANDEVEN | 52 |
| Notions générales sur la Cabale (III), par SEDIR | 62 |
| A propos des Nombres dans la vie courante, par Serge HUTIN | 66 |
| La vie au fil des chiffres, présentation de l'ouvrage de Georges Guilpin | 71 |
| Un regard vers la croix, dans l'Espérance et la Joie de la Résurrection, par Jean-Louis BRU | 72 |
| Le Mexique, réflexions d'un voyageur, par Yves-Fred BOISSET | 75 |
| Les livres | 80 |
| En mémoire de Philippe Encausse | 86 |
| Bulletin d'abonnement | 87 |
| Faut-il défendre la langue française, par S. DEUZY | 88 |
| Lettre sur le tabac de G. CARRERE | 92 |
| Entre nous, par le Président de l'Ordre Martiniste | 94 |

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE
TRADITIONNELLE

6, rue Jean Bouveri, 92100 BOULOGNE BILLANCOURT

**AMIS LECTEURS,
Votre Abonnement est terminé
N'attendez pas pour envoyer
le montant de l'abonnement annuel 1993**

(de Janvier à Décembre)

Merci !

Revue L'INITIATION

6, rue Jean Bouveri, 92100 BOULOGNE BILLANCOURT - FRANCE
Compte de Cheques Postaux : Paris 8-288-40 U

- **Administrateur : Madame Jacqueline ENCAUSSE**
6, rue Jean Bouveri, 92100 BOULOGNE BILLANCOURT
- **Rédacteur en chef adjoint : MARCUS**

Dépositaire général :

Ed. TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS - Tél. 43 54 03 32



Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



© Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Directeur : M. Michel LEGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert. d'inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21.9.70 n° 50.554
Imp. Bosc Frères, 69600 Oullins - Dépôt légal n° 9044 Juillet 1993

EDITORIAL

ACTUALITE DE NICOLAS DE CUSA

Au spectacle que nous donne quotidiennement aujourd'hui notre société occidentale qui, comme jadis la Rome de la décadence, consacre la majorité de ses loisirs aux jeux du cirque, du sexe et de l'argent, il ne faut pas être grand sage pour souhaiter une profonde réforme de nos mœurs, un changement de paradigme dans nos entreprises et dans nos lois. Ainsi, peut-on penser aux « Théorèmes paradigmatiques » enseignés par les Compagnons du Devoir et certains tenants de la Nouvelle Gnose.

Les textes originaux sont quasi introuvables, mais j'ai eu l'heureuse occasion de rencontrer M. Michel Bertrand, spécialiste de Nicolas de Cusa, qui m'a éclairé sur ce sujet d'une grande actualité.

Voici un bref communiqué de ses propos et de ma réflexion sur la vie et l'œuvre religieuse et politique de ce pionnier de la Renaissance en Europe.



Né en Allemagne dans la ville de Cues sur la Moselle, celui que l'Histoire appelle Nicolas de Cusa (1401-1464) est né Jean Krebs, de parents bateliers aisés. Après de brillantes études dans les grandes Universités de l'époque : Heidelberg (1416), Padoue (1417), Cologne (1425), il poursuit une carrière sacerdotale qui le mena jusqu'au titre de Cardinal (1448) parallèlement à sa carrière d'écrivain et de diplomate.

Dès la publication de sa première œuvre : « De Concordantia Catholica » où il préconisait la réforme de l'Eglise et de l'Empire (1433), il fut envoyé en mission auprès des Hussites de Bohême, puis à Constantinople pour y préparer l'Union des Eglises Latine et Grecque (1437) qu'il réussit en gagnant le concours de grands esprits de l'époque, entre autres Pléthon et son élève Bessarion (philosophes, humanistes et théologiens célèbres), puis Sylvius Piccolomini, cardinal et futur Pape Pie II.

Devenu lui-même Cardinal en 1448, il fut chargé en 1450 de réformer l'Eglise et les mœurs du clergé allemand et des ordres religieux et monastiques, trop dépendants du temporel. Cela lui valut l'hostilité de l'Empereur Sigismond III qui alla jusqu'à l'emprisonner. Relâché sur l'intervention du Pape, il prit possession de son Evêché de Brixen (1452) avant de passer les dernières années de sa vie à mettre au point un profil de réforme de la Curie Romaine et à doter l'Institution hospitalière qu'il avait fondé à Cues.

Il mourut à Todi en Ombrie le 15 avril 1464, fête de l'Assomption, et fut inhumé à Rome tandis que son cœur fut transporté à Cues dans la Chapelle de l'Hospice Saint Nicolas où il est resté.

C'est surtout comme philosophe œcuménique et pacifiste qu'il est passé à la postérité. Son premier ouvrage « De Pace fidei » publié en 1453 au lendemain de la chute de Constantinople, prônait déjà une paix qui mettrait fin aux luttes religieuses dans l'univers entier, non seulement entre chrétiens occidentaux et orientaux, mais avec les fidèles des autres religions : juifs et musulmans. Il imagine un Congrès des religions tenu à Jérusalem sous la direction du Verbe lui-même, de saint Pierre et de saint Paul. Des Sages de toutes les nations y exposent chacun leurs difficultés et, après discussion s'accordent à reconnaître que, moyennant une large tolérance au sujet des rites, il est tout à fait possible de « sceller la paix dans la loi et l'amour ».

Dans un autre livre, « la Cribatio Alcorani », il démontre la vérité de l'Évangile à l'aide du Coran. Et dans son œuvre la plus célèbre : « De Docta Ignorancia » (De la Docte Ignorance), s'inspirant de Maître Eckart et des mystiques rhéno-flamands, il présente le mystère Divin comme inconnaissable par la raison et débouche sur la « mystique de l'essence » qui se situe au-delà de tout concept. Ainsi a-t-il ouvert la voie mystique à l'Europe de saint Jean de la Croix, de Canfeld, de Bérulle et de Fénelon.

Outre ses ouvrages qui combinent les arts mathématiques et la science avec des considérations spirituelles (« La Loupe Mentale » - « De la Puissance » - etc...) Nicolas de Cusa a laissé d'intéressants « théorèmes paradigmatiques » contenus dans son traité des « conjectures » où, sous forme de paradoxes, il nous emmène à la découverte d'une mystique universelle à base d'expériences qui, grâce aux convergences qui existent entre la science et la spiritualité, sont susceptibles de résoudre nos problèmes sociaux, relevant aussi bien de la morale que de l'économie ou du politique.

*

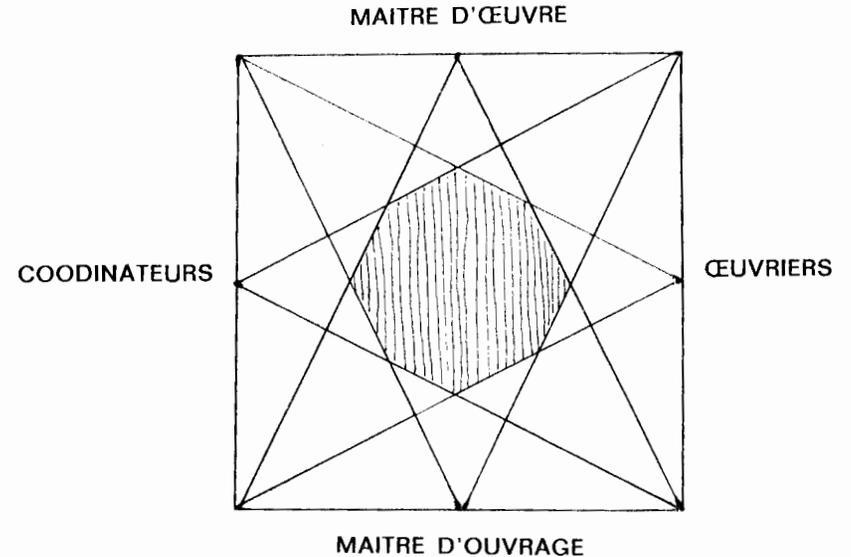
**

A titre d'exemple pratique, il nous faut retenir son théorème dit de « l'Octogone d'Unanimité » susceptible de s'appliquer aussi bien à l'organisation d'une usine industrielle (Président - Directeur Général - Directeur Technique - Contremaîtres - Ouvriers) que d'un gouvernement (Président de la République - Président du Conseil - Ministres et Préfets - Fonctionnaires) ou de tout Groupement d'Études et de Recherches dont l'objet peut aussi bien être technique que philosophique ou religieux et qui peut même déboucher sur une fonction : Ecole ou C.N.R.S. par exemple.

Chaque acteur doit certes avoir une vision globale de l'action à poursuivre en commun mais il n'est pas nécessaire que cette vision globale soit entièrement la même pour que la vérité ou l'action poursuivie en commun soit vivante et efficace. Ce théorème démontre qu'une entreprise humaine ne nécessite qu'un sixième d'unanimité dans la démarche de ses membres pour que le but poursuivi par leur action commune puisse être atteint.

Le seul grand danger dans cette étape, quelle que soit l'entreprise, relève de la paresse, de la passivité de l'un ou l'autre, de l'égoïsme intellectuel qui replie sur soi et empêche de profiter de l'échange donné par les autres, du vide du cœur qui rend incapable d'accueil aux échanges enrichissants et indisponible aux autres.

La réussite dépend toujours d'une morale partagée.



Il est évident qu'une nouvelle Renaissance s'impose aujourd'hui. Il est édifiant de retrouver les ouvrages et la pensée intacte des pionniers qui réussirent au xv^e siècle à sauver l'Occident des guerres politiques et religieuses qui mènent toujours à la misère parallèlement à la dégradation des mœurs. Il nous faut reprendre leur tâche à l'échelle planétaire. Nicolas de Cusa peut encore aujourd'hui être pour nous un éclaircisseur.

MARCUS

Cette « Etude sur les Tarots », autre forme d'étude des NOMBRES, est l'œuvre d'une sœur martiniste, très érudite et bonne (l'un n'empêche pas l'autre) qui dirigea un groupe d'étude à Reims (Extrait de l'Initiation des numéros 1 et 2 de 1969).

Les dessins qui illustrent cette étude sont de son mari, sur ses instructions.

LE TAROT

Etude sommaire des 22 arcanes majeurs

par Suzy VANDEVEN (*)

I. — LE BATELEUR

Eliphas Levi, dans son premier volume du « Dogme et Rituel de Haute Magie » (p. 109), nous dit :

« La première lettre de l'Alphabet de la Langue Sainte représente un homme qui élève une main et abaisse l'autre vers la terre. C'est l'expression du principe actif de toute chose, c'est la création dans le Ciel correspondant à la toute-puissance du Verbe ici-bas (tout Verbe crée, nous le savons).

« Cette Lettre est, à elle-seule, un « pantacle », c'est-à-dire un caractère exprimant la science universelle.

« La Lettre Aleph peut suppléer aux signes sacrés du Macrocosme et du Microcosme : elle explique le double triangle de Salomon et l'Etoile brillante aux cinq pointes, car le Verbe est Un et la révélation est Une.

« DIEU en donnant à l'homme la Raison lui a donné la parole et la Révélation multipliée dans ses formes, mais Une dans son principe et tout entière dans le Verbe Universel, interprète de la raison absolue. »

Oswald Wirth précise :

« Le Bateleur » dans l'Univers, c'est Dieu envisagé comme le grand suggestionneur de tout ce qui s'accomplit dans le Cosmos ; dans l'Homme c'est le Foyer de l'Initiative personnelle, centre de perception de conscience et de volonté, c'est le Moi appelé à créer notre personnalité, car l'individu a mission de se faire soi-même ».

Notre Bateleur ou notre Moi est représenté dans cette Lame I avec tout ce qu'il lui faut pour accomplir son œuvre, le Grand Œuvre. Voyons d'abord son chapeau représenté comme un huit couché, symbole de l'Infini ; c'est le Lemniscat que l'on retrouvera



(*) Extraits des numéros 1 et 2 - 1969.

dans d'autres Lames. Il est teinté de 4 couleurs : Rouge, Bleu, Jaune, Vert. Ces 4 couleurs constituent les emanations de nos pensées : Rouge : *Amour* ; Jaune : *Sagesse* ; Vert : *Vitalité* ; Bleu : *Intelligence*. D'après l'étendue de ces 4 teintes imprimées sur ce chapeau, et en nous basant sur nos connaissances des couleurs symboliques, nous pouvons déduire que la Vitalité est grande (vert) ; et ce Moi en a besoin pour développer la Sagesse, l'Esprit de Vérité et l'Amour Divin.

Les *cheveux blonds* sont le signe que, dans cette tête, il y a en *potentialité* la Révélation de l'Amour et la Sagesse de Dieu ; mais il faut les faire naître.

Le *costume* du Bateleur est multicolore, mais le Rouge domine (il est donc plein d'amour et de bonne volonté) ; sur le pourpoint, 5 boutons d'or sur bande bleue bordée d'argent (lune) ; 5, nombre de l'Etoile Flamboyante, symbole de retour à l'Unité $4 + 1$, symbole de la Volonté et du *Verbe créant*.

Notre Bateleur est protégé par : le *collet bleu*, galonné d'argent (lune), le poids est lourd, mais l'Esprit de vérité (bleu et argent) la Sagesse veillent. (A noter que l'Argent est en plus petite quantité) donc Sagesse à développer pour qu'elle devienne solaire (or).

Les *flancs sont ceints* de brun et symbolisent le combat.

Les *manches* font ressortir par leurs 4 teintes successives les étapes, car si la main exécute ce que la tête commande, il faut que les teintes se condensent, comme le poignet contient le reste de la manche dans le Rouge (cela équivaut aux mélanges de teintes dans l'athanor hermétique pour arriver à la Pierre Philosophale). Il faut que la Sagesse Vitalise l'Intelligence ou que l'Intelligence Vitalise la Sagesse pour qu'en résulte l'Amour.

— *Chausses bleues* : le Bateleur est aidé par cette couleur de l'Esprit-Saint, cet Esprit de Vérité, mais il doit vaincre, car il est bien là, attaché aux éléments par ses *chaussures brunes*, au milieu de la *prairie*, de la Nature hostile.

— Que fait donc cette fleur *rouge* à 3 *pétales* fermés ? C'est là le signe de l'Initiation qui en est encore à ses débuts, pleine de sève et de vitalité révélée par les feuilles largement ouvertes (vert). La fleur s'ouvrira si le Bateleur travaille pour la faire épanouir, pour la faire Re-Naître !

Pour effectuer ce travail, le Bateleur a des instruments : une *table rectangulaire* (carré long des FF. MM.) dont 3 pieds sont visibles. Le 4^e, réalisant l'équilibre, ne se révélera que petit à petit. Ces pieds sont verts. Tout est là, à l'état latent, et il suffit d'une Volonté pour faire *parler* et d'une énergie pour mettre en mouvement ces 4 instruments symboliques du Sage.

Nous remarquons d'ailleurs que ce Bateleur est prêt à travailler, car si nous schématisons la position de son corps, celui-ci représente la Croix Statique, signifiant l'*Union* du Positif et du Négatif, la Croix Dynamique, signifiant Action, mouvement, vie. Croix de Saint-André, Double Croix entrelacées signifient donc Action dans l'Union, et encore bien d'autres choses...

Le Feu Rouge (Amour) de la *baguette* magique est dirigé de telle sorte qu'en passant par le Bleu (Intelligence, Révélation) il *frappe* le Denier (jaune, Sagesse) pour l'animer : c'est le Verbe Créateur dans la Lumière (Nicolas Flamel, en l'Alchimie, devait, pour réussir, attendre que le rayon *solaire* arrivât perpendiculairement, c'est-à-dire au Zénith, et frappât le métal en fusion pour réaliser son Or).

Oswald Wirth développe les 4 éléments symboliques et les moyens de s'en rendre maître en son « Tarot des Imagiers » :

« Pour entrer en possession de ces instruments mystiques, il faut avoir subi l'épreuve des éléments : la victoire sur la Terre confère le Denier, point d'appui nécessaire à toute action. En affrontant l'Air avec audace, le chevalier du Vrai obtient d'être armé du Glaive, symbole du Verbe, qui met en fuite les fantômes de l'Erreur. Triompher de l'Eau, c'est conquérir le Saint-Graal, la Coupe, où il boit la Sagesse (la Coupe c'est aussi le Cœur). Eprouvé par le Feu, l'Initié obtient enfin l'insigne suprême, le Bâton, sceptre du Roi qui règne par sa volonté confondue avec le souverain Vouloir, et à qui il est donné de voir dans la Lumière et non dans son reflet. »

En résumé :

— Nous sommes à l'image du Bateleur, nous avons Tout en Nous :

— La Volonté, le Pouvoir, le bâton ;

— L'Energie, le Vouloir, le Cœur plein d'amour (La Coupe) ;

— Le Verbe, la parole équilibrée puisque l'Epée triangulaire par la lame marque l'action, mais aussi l'action dans l'Union Divine, puisque la poignée nous l'indique par sa *croix*. Donc nous pouvons *Oser* ;

— Et la monnaie divinisée (Denier) par la Croix dynamique, résultante des 3 premiers symboles, qu'il nous faut n'utiliser qu'à bon escient (Se Taire). La Parole est d'Argent, mais le Silence est d'Or.

Travaillons, travaillons, travaillons, ne laissons pas dormir en nous ce « Merveilleux Quaternaire » révélé à nos yeux avec autant de précision...

Volonté, Courage, Amour, Humilité, voilà nos armes ; servons-nous en vite. Le temps nous est compté... Et là, comme Eliphaz Levi, nous pourrions dire :

« Le Macrocosme et le Microcosme ne sont qu'une seule et même chose pour la plus grande gloire de l'Unité. »

II. — LA PAPESSSE

La Papesse est la prêtresse du mystère, c'est l'Isis des Egyptiens, la Déesse de la nuit profonde, la Lame la plus cachée. C'est aussi le Nombre pair, reflétant l'Unité, symbolisée par la Lune. La Lune



est un satellite du Soleil ; la Lune c'est comme l'ombre projetée par notre corps un jour de soleil.

Nous observons que, selon la place qu'occupe le Soleil, dans le Ciel, notre ombre est plus ou moins inclinée mais forme toujours une équerre. Equerre parfaite si le Soleil est au Zénith. *Ombre, Reflet, Lune* trois termes qui peuvent nous donner une idée de cette mystérieuse *Lame II*.

Cette ombre, elle est tout puisqu'elle est vous ; elle a tout ce que vous possédez ; elle s'emboîte exactement à votre personnage, puisqu'elle est votre reflet. Elle est votre Epouse. Voilà, s'il en était encore besoin, une preuve que le Fils est Unique, le Verbe est binaire ; il est le reflet de Un, donc l'aspect négatif du positif (le Soleil et l'Ombre).

La lettre Beth, hiéroglyphiquement, exprime la bouche de l'Homme comme organe de la parole dit Papus. La parole est une production sortie de l'intérieur même de l'être... *Sortie de l'intérieur de l'être* quelle plus belle explication que celle-là !

La *Lame Beth*, c'est l'intérieur, l'habitation intime où personne ne pénètre jamais, sinon vous. C'est le sanctuaire sacré de tout un chacun, le réceptacle des pensées. C'est donc bien encore une confirmation nette, précise de sa passivité.

Etant passive cette *Lame binaire* a donné à penser à la Femme, reflet de l'Homme et, par là même, à l'Androgynat. Homme, Actif ; Femme reflet, passive. La passivité est représentée, dans la deuxième *Lame*, par une femme assise, position passive s'il en fût.

Si le *Bateleur* (1) avait à sa disposition tous les attributs du pouvoir, la *Papesse*, elle, est ornée de tous les attributs de l'autorité. Elle est placée sous le portique du Temple, entre les deux colonnes *Dorienne* et *Ioniennne*, signifiant les deux initiations, *Rouge* (Active, Feu), *Bleue* (Passive, Air) ; *Rouge*, Amour ; *Bleu*, Intelligence et Révélation.

Un voile cache l'autel du Temple et nul ne pourra y pénétrer s'il ne passe par la *Papesse* qui en ferme *hermétiquement* la porte. « Nul ne peut aller à mon Père s'il ne passe par moi » a dit Jésus. Isis, c'est la porte du sanctuaire. De là toute la symbolique des attributs et couleurs de cette *Lame II*.

Dans la main droite, le Livre sacré *Jaune*, entr'ouvert et caché en partie par le manteau. C'est le livre de la Sagesse et de la Vie ; pour le confirmer, sur la couverture le *Cortex* y est tracé, ce cercle qui nous révèle, lui aussi, la Lumière et son Ombre.

La *Papesse* tient deux clés, l'une d'Or et l'autre d'Argent

VERBE
+
SOLEIL

INTUITION
—
LUNE

« L'enseignement de la *Papesse* se base, dit Oswald Wirth, sur l'Imagination, comme nous l'apprend le croissant Lunaire qui sur-

monte sa tiare encadrée de deux diadèmes enrichis de pierres précieuses. Tout ce chatoiement de couleurs nous reporte donc à l'ensemble de toutes les teintes du spectre et, par là même, nous indique que là, en cette Papesse, résident tous les secrets qu'il nous faut découvrir les uns après les autres ».

La robe de la Prêtresse est *bleue*, signe de l'Esprit de Vérité. La poitrine est obliquement marquée d'une croix blanche, signe de Lumière. Si nous observons les quatre petites croix marquées sur cette étole, nous pouvons voir qu'elles prolongent une croix dynamique, signe du travail effectué sur le Brun, symbole du Feu Infernal.

Le manteau de la Papesse est *rouge pourpre*. C'est le signe de l'Amour Divin. Les bandes *jaunes*, ornement de ce manteau, sont la Sagesse et la révélation de cet Amour. Intérieur *Vert*, Vitalité, Charité mais charité intérieure, cachée, qui se laisse tout juste entrevoir sous le manteau.

La Papesse est assise de façon à s'appuyer sur le Sphinx, et l'éternelle question posée par Elle est : *D'où venons-nous ? Où allons-nous ?* Oswald Wirth nous explique cela parfaitement en son « Tarot des Imagiers ».

Les carreaux *noirs et blancs*, la loi des contraires. Nous retrouvons là encore l'équerre décrite au début de ce travail : Lumière, Ombre et, pour terminer, le coussin sous le pied *droit* de notre belle Isis. Peut-être pouvons-nous imaginer, la droite étant positive, que ce petit coussin représente nos œuvres, nos connaissances, sur lesquelles s'appuie, pour la soulager un peu, notre belle mystérieuse ?

III. — GHIMEL - L'IMPERATRICE

Pour « voir » la totalité d'une chose, il faut en connaître tous les détails. Ainsi, chacun de nous, dans notre *cécité*, nous ne voyons que les parcelles, et nous arriverons à la Vérité lorsque nous verrons l'Unité en totalité. Il est bien connu que l'on peut se faire des muscles en poussant énergiquement sur un obstacle *immuable*. La force s'acquiert un peu de la même façon. C'est là le but de notre travail individuel et collectif.

— Trois (3) exprime le développement de l'Unité et le retour à l'Unité. III (3) est une synthèse de géométrie car il contient la *droite, l'angle, la surface*.

C'est le relatif dans l'Absolu, le Fini dans l'Infini avec ses trois pôles, car le Triangle a ceci de remarquable que, par ses 3 sommets, on peut toujours faire passer un seul *Cercle*, ce qui explique bien les relations du *Ternaire* et de l'*Infini* (la droite et la courbe) 1 dans 3 et 3 dans 1.

— Un (1) c'est l'essence qui demeure toujours Une et Intangible ; c'est le *Père*, le Soleil.

— Deux (2) c'est la Faculté Intellectuelle, le *Fils*, reflet co-essentiel

du *Père-Principe* (Ombre lunaire) cette Lune, *Lumière pure* qui éclaire la Nuit (dans notre monde terrestre il en est de même).

— Trois (3) c'est la Puissance dispensatrice d'Amour et le Vivificateur de l'animalité sensible (les sentiments).

Cette puissance a été évoquée par nos MM. PP. (Maîtres Passés) et, pour notre compréhension, sous le terme L'Impératrice, Celle en qui sont réunis tous les Pouvoirs et, par là même, les Devoirs et les Droits de sa charge (si l'on peut s'exprimer ainsi !).

Louis-Claude de Saint-Martin nous dit : L'Homme ne vit que par son cœur (*Amour*), son cœur, lui, a engendré l'Intelligence, et l'Intelligence a engendré la Sagesse.

Ce mariage céleste, c'est l'union éternelle de deux esprits qui, par leurs qualités opposées, sont le complément l'un de l'autre, de manière à ne plus former qu'*un seul Être* (le Neutre —3—). C'est là ce III (3). L'amour qui les unit, c'est le Saint Esprit.

Cette union s'effectue par l'Amour seul et le Consentement mutuel. C'est pour cela qu'il est dit dans les Ecritures : *Nul ne peut séparer ce que Dieu a uni*.

— 3 a comme signe alchimique le *Mercur*e (le dieu ailé) harmonie du 1 et de 2 ; c'est l'organisation de la Création, son intelligence, son adaptation.

Zoroastre définit ainsi les 3 personnes divines en trois profondeurs :

— 1^{re} Profondeur : Source de la Foi : le Père.

— 2^e Profondeur : Source de Vérité : le Fils.

— 3^e Profondeur : Source du Saint-Esprit ou de l'action créatrice, c'est la *Source d'Amour*.

En manifestation la Trinité serait :

Pouvoir : Père.

Vouloir : Fils.

Aimer : Saint-Esprit.

Nous devons donc, par analogie, et face à notre Lame III, retrouver les symboles confirmant notre compréhension de la 3^e lettre sacrée : le Ghimel.

En son *Tarot des Imagiers du Moyen-Age* Oswald Wirth écrit : « Cette Souveraine resplendissante de clarté, figure l'Intelligence créatrice, Mère des Formes, des Images, des Idées »...

— Le retour à l'Unité est caractérisé, entr'autres, dans cette Lame, par le *symbole lunaire retrouvé*, indiquant que bien que Mère des Formes, des Images, des Idées, notre Impératrice n'en subit pas les influences. Elles les transforme ou, mieux les Transmute.



Ses ailes largement déployées la maintienne dans les sublimes hauteurs ; son sceptre impérial lui confère le Pouvoir *total*, confirmé par la Trône d'Or.

— Sérénité, Pureté (Lys), Douceur, Beauté, voilà ce qui se dégage de notre belle et rayonnante Schekina.

— Son blason *Aigle D'Argent* : Ame sublimée (dit O. Wirth).

— Manteau *Azur*, envers *Vert* (Intelligence Passive). C'est pour cela que cette lame ne pouvait être représentée que par une Femme : c'est la Passivité intrinsèque recevant toutes les impressions, mais aussi *Intelligence vivante* qui les vitalise par le *Vert*, couleur de la *Charité*.

O. Wirth dit encore : « L'Impératrice s'enveloppe de *bleu d'Azur* pour capter la pensée vivante dont elle arrête le rayonnement afin de la rendre perceptible »...

— La *Sagesse Vivante* (le Jaune) couvre son Cœur, son plexus, ses sentiments (Tau = Vie, Tau renversé sur la poitrine) et la *Robe rouge* (n'oublions pas que la couleur rouge est celle de la Pierre philosophale) rutilante, flamboie, resplendissante d'Amour Divin.

— Sa tête couronnée et auréolée d'un *Cercle Blanc* sur lequel se détachent 9 étoiles quinaires visibles ($9 \times 5 = 45 = 9$) nous donne à comprendre que le retour à l'Unité est *total*, que l'Impératrice *régit sur tous les Mondes* (3×3) et qu'Elle est la force motrice par laquelle vit tout ce qui vit, en enfantement perpétuel... dans la *Lumière*.

— C'est l'Eau mercurielle, Source inépuisable d'*Eau Vive*, dont Christ parle à la Samaritaine près du puits et que Moïse découvre dans le désert en frappant sur le rocher.

Vous trouverez, dans notre prochain numéro, une passionnante étude sur le « Nombre d'Or », une réflexion sur la **géométrie française**, et bien sûr, nos éditoriaux et rubriques habituelles.

Notre Maître et ami Papus s'est désincarné le 25 octobre 1916 et une tradition à présent fort ancienne veut que les Journées Papus aient lieu durant le week-end le plus proche de cette date anniversaire. Aussi, et sous réserve de confirmation par le Président de l'Ordre, nous vous invitons à réserver le samedi 23 et le dimanche 24 octobre 1993.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LA CABALE (*)

par SEDIR - III

La Kabbale pratique est fondée sur la théorie suivante. Les lettres hébraïques sont strictement correspondantes aux lois divines qui ont formé le monde. Chaque lettre représente un Etre hiéroglyphique, une Idée et un Nombre. Combiner des lettres, c'est donc connaître les lois ou les essences de la Création. De plus, ce système de vingt-deux lettres qui correspond à la trinité divine, aux planètes et au Zodiaque : $3 + 12 + 7 = 22$ se développe suivant dix modes qui sont les dix *Sephiroth*. Ce système, auquel le pythagorisme a beaucoup emprunté, a été caractérisé comme suit par Eliphaz Lévi :

« La Kabbale ou science traditionnelle des Hébreux pourrait s'appeler les mathématiques de la pensée humaine. C'est l'algèbre de la foi. Elle résout tous les problèmes de l'âme comme des équations, en dégageant les inconnues. Elle donne aux idées la netteté et la rigoureuse exactitude des nombres ; ses résultats sont pour l'esprit l'infailibilité (relative, toutefois, à la sphère des connaissances humaines) et la paix profonde pour le cœur (1).

« Mais, ce n'est pas assez d'avoir trouvé une méthode mathématiquement exacte, il faut pour être parfaite que cette méthode soit progressivement révélatrice, c'est-à-dire qu'elle nous donne le moyen de tirer exactement toutes les déductions possibles, d'obtenir des connaissances nouvelles et de développer l'esprit sans rien laisser aux caprices de l'imagination.

« C'est ce qu'on obtient par la *Gématrie* et la *Temurah*, qui sont la mathématique des idées. La Kabbale a sa géométrie idéale, son algèbre philosophique et sa trigonométrie analogique. C'est ainsi qu'elle force en quelque manière la Nature à lui révéler ses secrets.

« Ces hautes connaissances acquises, on passe aux dernières révélations de la Kabbale transcendante et l'on étudie dans le *scheinhamphorash* la source et la raison de tous les dogmes (1). »

Je ne fais que citer les maîtres de la science, parce qu'il ne m'est pas loisible de donner autre chose que des généralités ; nous découvrons simplement les horizons de cette science, bien plus compliquée et bien plus touffue qu'on ne le croit généralement. Nous n'en voulons pour preuve que les lignes suivantes d'un des plus forts Kabbalistes contemporains :

« Il est deux sortes de Kabbale et je dois m'appesantir sur la diffé-

(*) Extrait de La Kabbale de Papus.

(1) Eliphaz Lévi, *Initiation*, décembre 1890, p. 195.

(1) Eliphaz Lévi, *Initiation*, janvier 1981, p. 306-307.

rence qui les sépare. L'une, la Kabbale littérale, est celle qu'ont entrevue tous les philologues, que certains ont analysée et classée. C'est elle qui, par son aspect précis et mathématique, a frappé l'imagination de plusieurs et qui reste encore à l'état de science morte, de squelette entassé parmi la masse terrible des études tamuliques. Il n'est pas de *Rabin*, si ignorant soit-il, qui n'en connaisse quelques bribes ; c'est cette Kabbale qui s'exalte aux tables communatoires, s'inscrit aux talismans des sorciers, aux amulettes parcheminées des juifs et même, ô dérision ! se traîne parmi les conventions typographiques chez les éditeurs d'œuvres hébraïques. Cette Kabbale n'était vivante que des idées qu'elle exprimait, et jadis, au temps du *Zohar*, et même au temps de la nouvelle Kabbale, au XVII^e siècle, toute une mystique spéciale et délicate, possédant sa langue et ses symboles, s'exprimait par son intermédiaire.

« Ceux qui ont étudié les livres du *Zohar*, les traités des Kabbalistes de toutes époques, savent quelle patience, quels efforts sont nécessaires, d'abord pour pénétrer le sens des symboles, pour en préciser l'origine, ensuite pour suivre en leurs rapprochements les explications données par les sages kabbalistes.

« Quelques rares savants parmi les juifs, quelques esprits d'élite possèdent cette science longue à apprendre, plus âpre que du Wronski, plus diffuse de la mystique espagnole, plus complexe que de l'analyse gnostique, mais pour la pénétrer il faut dix ans d'étude et d'isolement ; il ne faut vivre que pour cela et dans cela. Il faut que la pensée, sans cesse fixée sur ce point, s'y attache si fortement que rien ne l'en puisse arracher et que ces efforts soient couronnés enfin par l'appui protecteur de quelque génie, évoqué par le constant appel et le mérite du travailleur. Certes, cette Kabbale ainsi comprise et étudiée mérite toute l'attention et le travail de ceux qui veulent arriver ; mais, le plus souvent arrêtés dès le début par la distraction ou la lassitude, les chercheurs piétinent sur place, se découragent et demeurent de superficiels érudits, aptes, il est vrai, à jeter de la poudre aux yeux des ignorants, mais incapables et de peu d'intérêt.

« Un Kabbaliste doit pouvoir lire à livre ouvert un ouvrage rabbinique quelconque, en donner l'explication dans la langue même de la mystique juive, c'est-à-dire en l'appuyant de textes pris aux œuvres qui font autorité en ces matières, y apporter les lumières personnelles et de sa réflexion et de ses recherches. L'étudiant aurait donc quatre-vingt-dix ans, puisqu'une existence suffirait à peine à ce labeur, à cette évolution. Et le maître ? Où serait-il ?

« Cette grande et noble science qu'est la science de la Kabbale ne doit pas être profanée et ridiculisée par l'ignorance orgueilleuse, et il est tout aussi pitoyable de voir des ignorants réciter quelques mots de Molitor, répéter quelques formules de Franck, qu'il le serait de voir des enfants ajouter bout à bout une fraction, un cercle et une équation trigonométrique, et les entendre crier qu'ils savent les mathématiques.

« Que faire alors ? Est-il donc une autre Kabbale ? Oui, et je veux le démontrer ici. Il est une autre science théologique que celle de l'école officielle puisqu'il a toujours été des hérétiques et des mystiques ; il est une autre mystique que celle du *Talmud* et d'autres interprétations de la *Thorah* puisqu'il y eut parmi les Kabbalistes

même tant de maîtres proscrits, persécutés et qui finalement passèrent au christianisme. De part et d'autre du monde chrétien et du monde juif, sont sortis des hommes qui ont rompu tout charme et se sont dégagés de toute contrainte pour rechercher individuellement la vérité de leur mieux. Les Guillaume Postel, les Keuchlin, les Khünrath, les Nicolas Flamel, les Saint-Martin, les Fabre d'Olivet, que sont-ils ? Voilà les maîtres de la Kabbale telle que la voyait Stanislas de Guaïta, telle qu'il sut vraiment la faire connaître et enseigner. Ces hommes furent d'âpres conquérants en quête de la toison d'or, refusant tout titre, toute sanction de leurs contemporains, parlant de haut parce qu'ils étaient haut situés et ne comptant que sur les titres qu'on obtient de ses propres descendants. Ces titres-là sont les seuls, puisque, comme l'enseignent la tradition et la symbolique égyptienne, c'est nous-mêmes qui devons nous juger. Le fleuve passé, nous apparaissions nus, ayant laissé nos vêtements de mort avec nos rêves, et alors à chacun selon ses œuvres vives : Notre Dieu est celui des vivants et non celui des morts (2) ».

Cette pratique kabbalistique peut être intellectuelle ou magique. Quand elle est intellectuelle, elle a pour clé les *Sephiroth*. Nous ne donnerons pas ici une étude des *Sephiroth* ; qu'il nous suffise de savoir que leur loi en est la même que celle des nombres ; on en trouvera une excellente explication dans le *Traité élémentaire de Science occulte* de Papus.

Nous en donnerons deux adaptations : l'une empruntée aux entraînements psychurgiques, l'autre à la psychologie et à l'éthique, d'après Khunrath.

Le thème suivant se réfère à l'exercice du pouvoir thaumaturgique ; on en trouvera les éléments dans *l'Apodictique Messianique* de Wronski, dont le système est uniquement kabbalistique.

| | | |
|------------|---------------|------------|
| | Veille | |
| Léthargie | | Extase |
| Sommeil | | Exaltation |
| Catalepsie | Rêve | |
| | Somnambulisme | Epilepsie |
| | Thaumaturgie | |

(2) Marc Haven, Stanislas de Guaïta, kabbaliste, *Initiation*, janvier 98, p. 33 à 36.

La Kabbale, d'après Boehme, est une espèce de Magie ; elle réside dans la sixième forme : le son ; son centre est le *Tétragrammaton*, qui contient les forces véritables par quoi l'intelligible agit dans le sensible. Dans ce lieu est la Loi de Moïse, dont les transgressions reçoivent un châtement éternel.

La Kabbale est aussi la science des mutations possédées par les anges, tant par ceux du feu que par ceux de la Lumière, parce qu'ils peuvent réaliser en formes leurs désirs, au moyen de l'Imagination. C'est la béatitude de la Science (1).

Ceci se réfère à la partie magique de cette science.

(à suivre).

Comme ce dût être le cas pour beaucoup d'entre nous, j'ai été profondément choqué par cette espèce de *pèlerinage* entrepris récemment par des supporters de l'équipe de football de Marseille à la veille d'une rencontre qualifiée d'importante. Quelques centaines d'entre eux ne sont-ils pas *montés* jusqu'à Notre-Dame de la Garde aux fins de demander à la *bonne mère* de leur accorder la victoire. Mais ce qui m'a encore plus choqué, c'est d'apprendre que des ecclésiastiques avaient accepté de cautionner cette *mascarade* et faut-il qu'ils aient une bien triste idée de leur sacerdoce pour « jouer ce jeu ».

Quand donc cessera-t-on d'associer Dieu et la sainte Trinité à nos petites affaires ? Il est grand temps de rompre avec cette dévaluation de la foi et de revenir à une vision plus adulte et plus responsable des choses de l'Esprit.

Yves-Fred BOISSET

A PROPOS DES NOMBRES DANS LA VIE COURANTE

par Serge HUTIN

Nul ne pourrait nier que pour chacun d'entre nous, les *nombres* (plus précisément *les chiffres* — qui sont les signes conventionnels permettant de représenter ceux-ci) constituent une réalité d'expérience. Celui qui demeurerait incapable de *compter* se trouverait automatiquement en état d'infériorité personnelle dans ses rapports avec ses semblables — et sans même faire intervenir le rôle obligé de l'argent dans nos sociétés. Additionner, soustraire, multiplier, diviser : ces quatre opérations arithmétiques sont nécessaires à chacun de nous, chaque jour.

Pourtant, il apparaîtrait facile de nous rendre compte que, lorsque les calculs dépassent le domaine des opérations courantes (celles contrôlables sur le plan direct de l'existence familière), leurs mécanismes — et ils demeurent toujours les mêmes, quelles que soient les quantités numériques en cause — se mettent à fonctionner d'une manière toute abstraite (mais toujours infaillible), en déjouant toute intervention consciente. N'existe-t-il pas des *machines à calculer* capables de réaliser à leur vitesse prodigieuse — et sans se tromper (les erreurs ne surgiront que si des données fausses se trouvent introduites dans le circuit) — des opérations qui manipulent des chiffres d'une longueur vertigineuse ? Même les simples calculatrices qu'utilisent maintenant les écoliers ne sont-elles pas quelque chose de merveilleux ? Mais que penser alors des ordinateurs perfectionnés, aux performances franchement vertigineuses ?

Il est arrivé que des hommes — les fameux *calculateurs prodiges* — manifestent une faculté exceptionnelle, les mettant à même d'exécuter en un temps record (qui tend à l'instantanéité) des opérations arithmétiques sur des chiffres énormes. Il semble s'agir, chez eux, un don inné (mais leur viendrait-il d'une incarnation précédente ?), et pas toujours nécessairement associé à une intelligence par ailleurs exceptionnelle. Il est certes arrivé que ces calculateurs prodiges soient des hommes fort intelligents, alors que d'autres ne l'étaient que très peu, et n'auraient pas su utiliser leur don pour autre chose qu'un spectacle de foire. Contrairement à l'opinion courante, qui assimilerait volontiers toutes les mathématiques à la seule arithmétique, le lien n'est pas toujours direct entre un don exceptionnel pour le calcul rapide et les aptitudes mathématiques supérieures. Il y a certes de grands mathématiciens qui sont des virtuoses du calcul mental, mais... ce n'est pas toujours le cas. Quel était donc (j'ai oublié son nom) le mathématicien illustre qui avait déclaré un jour qu'il était obligé de compter sur ses doigts ?...

Si les animaux supérieurs se trouvent sans doute dans l'impossibilité de s'élever au niveau de l'abstraction, ils possèdent sans nul doute en eux une sorte d'ébauche du « calcul », l'aptitude à faire des évaluations. Un chien ou un chat se rendront parfaitement compte si, dans une pièce, pénétrant moins ou plus que le nombre habituel des visiteurs.

Un mot d'une affaire qui avait, avant la première guerre mondiale, énormément intrigué la curiosité : à Elberfeld (dans la Ruhr), des chevaux s'étaient révélés capables d'exécuter (en donnant des réponses justes par le nombre de coups frappés par un sabot) des calculs mentaux déjà fort complexes. En fait, il s'agissait sans doute d'un remarquable artifice de dressage — les quadrupèdes bien doués ne faisant que suivre les signaux discrets de leur maître. C'est lui qui effectuait les calculs, non le cerveau des chevaux.

En ce qui concerne le règne animal (mais on pourrait s'interroger aussi sur les merveilles du règne végétal), on ne manquerait évidemment pas de citer ce fait, mais qui ne constitue pas une exception : la rigoureuse conformité des alvéoles d'une ruche d'abeilles à un modèle mathématique très précis. Pour les imiter, l'homme serait obligé de connaître la géométrie — alors que dans la ruche, les ouvrières n'ont évidemment pas suivi des cours de cette discipline ! Il s'agit donc d'un don inné, un mécanisme instinctif installé au sein de l'espèce en cause.

Revenons au rôle joué par les nombres dans la vie humaine courante. Il existe (leur tableau complet serait édifiant, et interminable) bien des superstitions populaires ou savantes, associées à tel nombre précis. Volontiers, mais... les extrêmes se touchent, n'est-ce pas ? les mêmes pourront être considérés tantôt bénéfiques, tantôt maléfiques. C'est le cas pour le *trois* : « ...jamais 2 sans 3 » — mais ne pas allumer une troisième cigarette à la même petite flamme. C'est le cas aussi pour le 7 et (bien davantage encore sans doute) (1) pour le *treize*.

Les superstitions associées à certains nombres peuvent se réclamer parfois d'une origine historique. C'est le cas pour l'explication « chrétienne » du 13 maléfique : à la Cène, ils étaient treize convives à table, et le treizième y était Judas, le traître. C'est le cas pour la superstition des trois cigarettes à ne pas allumer en succession à la même petite flamme : l'origine de cette appréhension remonterait aux tranchées anglaises de la guerre du Transvaal (la persistance de la petite flamme donnait au tireur aux aguets le temps d'ajuster son tir).

L'homme caresse volontiers le rêve triomphal de maîtriser le hasard numérique lui-même. Soit d'une manière « scientifique » ou se voulant telle (les martingales des joueurs professionnels) ; soit en s'attirant la faveur des puissances surnaturelles qui vous feront gagner, soit en exerçant un pouvoir paranormal (avec la légende qui ressort périodiquement, du joueur qui devient interdit de Casino parce qu'il réussissait trop bien à faire dévier, en la fixant, la petite boule.

Il existe un lien direct entre nombres et temps, rythmes, vibrations. D'où l'importance cruciale de la durée normale ou fabuleuse assignée à une vie humaine. Quant à l'adage populaire suivant lequel on change de peau tous les sept ans, ne pourrait-on pas y voir l'écho lointain plus ou moins déformé — de l'existence d'un cycle biologique de régénération du tissu cutané ?

(1) Avec apparition de la loi des séries : sept ans de malheurs...

Pour ce qui concerne la notation chiffrée même de nombres, il est une découverte majeure dont l'importance historique capitale serait à rappeler (même si les mécanismes mis en jeu nous en semblent si familiers, sans problèmes) — Laquelle ? Tout simplement l'invention du *zéro*. Avant celle-ci, les hommes certes pouvaient compter ; mais, grâce au *zéro*, la numérotation se trouva singulièrement facilitée.

LES NOMBRES DANS LE PLAN DIVIN

Il se trouve précisé, dans l'un des degrés du Rite Ecossais Ancien et accepté (passage donné par Paul NAUDON (*Histoire, Rituels et tuteur des Hauts Grades maçonniques : le R.E. A.A.*, 3^e édition Dervy livres, 1984), p. 308 :

D. — *Quel est le premier de tous les arts ?*

R. — *L'Architecture dont la géométrie est la clef ainsi que la règle de toutes les sciences.*

Mais, du fait qu'il y ait un ordre, une organisation, une structure dans le cosmos, cela ne suppose-t-il pas que les Nombres y jouent leur rôle nécessaire — plan d'ensemble mis en œuvre par le Grand Architecte de l'Univers ?

Pour se montrer architecte qualifié (pour prendre une analogie dans les occupations humaines), il ne se révèle pas seulement indispensable de savoir compter, mais d'avoir dans le maniement et l'utilisation des nombres une compétence réelle et très poussée. A cet égard, n'est-il pas absurde de s'obstiner à considérer la civilisation égyptienne s'épanouissant sous l'Ancien Empire (responsable de l'érection des Pyramides) comme sortie, tout bêtement et naturellement d'un simple agglomérat des clans protohistoriques de la Vallée du Nil ? Pour édifier une pyramide, il est absolument indispensable de connaître le Nombre ! (Pi...).

Donnons la suite du même memento maçonnique (NAUDON, *ouvrage cité*, p. 309) :

D. — *Etes-vous Grand Maître Architecte ?* (titre de ce 12^e degré).

R. — *Je connais parfaitement tout ce que renferme un étui de mathématique.*

D. — *Quels objets renferme-t-il ?*

R. — *Une équerre, un compas simple, un compas à quatre pointes, une règle, un aplomb, un compas de proportion, un demi-cercle.*

Leibniz usait, pour qualifier l'œuvre de la Création (plus précisément : l'organisation du chaos primordial, de la matière première, par le Principe Divin) de cette formule curieuse, d'une remarquable précision : « Pendant qu'il *calculait*, Dieu fit le Monde ».

L'univers n'est pas du tout absurde (autrement il serait sans aucune signification, et ne pourrait même pas subsister), mais

soumis à des lois précises, rigoureuses. Rien d'étonnant donc à ce que, dans le Grand Livre de La Nature, les *Nombres* jouent un rôle indispensable, que ce soit au niveau de l'infiniment grand comme à celui de l'infiniment petit (où se retrouveraient à l'œuvre les mêmes lois fondamentales d'organisation), dans le Cosmos en son ensemble comme à celui du Livre de l'Homme (le Microcosme), les Nombres sont les schémas directeurs du plan d'ensemble du Grand Architecte.

LA PERSPECTIVE CHRETIENNE

Dans les diverses traditions sacrées, la symbolique des Nombres joue toujours un rôle capital. Et le christianisme ne ferait absolument pas défaut en ce domaine.

Prenez la vie même du Christ, telle qu'elle nous est narrée dans l'Evangile. D'une part, il s'agit bien d'événements, de faits réels et malgré la théorie (qui revient périodiquement) suivant laquelle Jésus n'aurait jamais existé, son histoire n'étant alors en fait que la transposition d'un mythe solaire. Mais, d'autre part, tout se passe comme si les événements s'organisaient d'un bout à l'autre en conformité avec des Nombres toujours bien précis. Lorsqu'il fut crucifié, Jésus avait 33 ans. Nombre sûrement pas réductible au simple hasard ! Mais, en relisant très attentivement les Evangiles, vous ne manquerez pas d'être frappés par d'autres correspondances numérologiques. Fantastique symbiose entre la réalité — et les symboles traditionnels qui s'y associent... Mais tout ce qui existe et qui se manifeste ne serait-il pas symboles (et Symbole), et de ce fait mêmes Nombres ?

LES NOMBRES ESSENTIELS

Suivant les disciples de Pythagore, la simple succession rigoureuse des nombres simples permet — à elle seule — de saisir les secrets mêmes de la Création.

UN, l'unité primordiale.

DEUX, la dualité, les deux aspects (opposés, mais en même temps complémentaires, inséparables), indispensable à toute manifestation cosmique : le blanc et le noir (les cases mêmes de l'échiquier du Plan Divin). Le positif et le négatif, le masculin et le féminin, le bien et le mal, etc... Complémentarité si bien symbolisée par *le pavé mosaïque* qui n'est autre que l'échiquier aux cases alternativement blanches et noires...

TROIS, c'est le ternaire, *la loi du triangle*, suivant laquelle tout se crée, s'organise.

QUATRE : les quatre éléments classiques (feu, terre, air et eau)...

CINQ : expression de la loi cosmique qui régit toute manifestation concrète, ici-bas et maintenant. Ce n'est nullement « par hasard »

que règne dans le monde matériel une *symétrie* si totale — concrétisée par ce fait que la main humaine comporte *cinq* doigts — pas un de moins, pas un de plus.

SIX : c'est l'unité totale symbolisée par *le Sceau de Salomon*, accolant deux triangles équilatéraux qui s'instaure entre les choses supérieures (celui d'en haut) et celles qui ressortissent du monde du plan terrestre (les choses d'en bas).

SEPT : le nombre du cycle vital fondamental, essentiel.

HUIT : c'était le nombre cher aux Chevaliers du Temple. Mais dans la Bible, la Genèse n'attribue-t-elle pas *Sept jours* à la Création ? Non seulement il ne faudrait pas concevoir l'« œuvre des sept jours » (qui aboutit à l'apparition de notre Cosmos) comme réductible à nos terre-à-terre aspirations humaines sur l'étendue d'un cycle de vingt-quatre heures, mais ce nombre *HUIT* ne signifierait-il pas l'intégralité de toute création réalisée ? Détail significatif, le Franc-maçon élevé à la *maîtrise* ne se voit-il pas accorder traditionnellement, l'âge de « Sept ans et plus » ? Ce « *et plus* » que signifierait-il ? sans doute un passage du monde matériel (où règne le nombre *Sept* — estimé « parfait » puisque signant *le Nombre d'Or*) à une sphère qui la dépasse, car se situant à un niveau supérieur...

NEUF (trois fois trois) signerait là une atteinte perfection de la création matérielle, tandis que la décade *DIX* ramènerait à l'Unité primordiale — *mais manifestée*.

Mais le *ZERO*, ignoré par les pythagoriciens, mériterait de notre par une méditation attentive.

ZERO, c'est certes le néant total, l'absence absolue de toute spécification (grande ou petite). Mais ce pourra être aussi l'ensemble des puissances totales, l'incommensurable ensemble des possibilités qui pouvaient se réaliser (ou non) ici-bas.

Dans le chaos primordial, tout n'était-il pas contenu en puissance ?

Serge HUTIN

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie sur les Nombres est abondante ! Contentons-nous de rappeler le traité posthume sur *les Nombres* de L.-C. de Saint-Martin. Rappelons aussi, entre autres études, modernes, bien documentées : *La Symbolique des Nombres* de René Allendy (Editions Traditionnelles), *La Face cachée des Nombres* de Camille Creusot (Dervy-Livres), très remarquables aussi les livres de Christiane Nemosus (chez Guy Trédaniel).

LA VIE AU FIL DES CHIFFRES

Tel est le titre de l'essai passionnant que Georges Guilpin a consacré à la numérogie (*).

Ce n'est pas à nous, disciples de Papus et, à travers lui, de tout le courant ésotérique qui va de Pythagore jusqu'à Louis-Claude de Saint-Martin, que l'on va montrer l'importance des Chiffres ou des Nombres dans la trajectoire initiatique qui est la nôtre. Mais le traitement du sujet dans cet ouvrage mérite d'intéresser tout autant le néophyte que le « numérogue » convaincu.

L'auteur, qui se déclare passionné de numérogie (ce que nous croyons bien volontiers), se présente comme un disciple de l'école étasunienne et, plus précisément, de Kevin Avery.

Après un chapitre introductif qui expose en quelques pages les définitions, buts et méthodes de cette discipline, Georges Guilpin nous présente successivement la symbolique des neuf premiers nombres (de 1 à 9), des maîtres-nombres : le 11, le 22 et le 33, enfin des autres nombres jusqu'au 78. Bien sûr, 78, c'est aussi le nombre des lames du Tarot à la signification traditionnelle desquelles l'auteur se réfère.

Ces généralités ayant été posées, l'auteur nous fait entrer dans la phase pratique ou active de la numérogie appliquée aux noms et prénoms de l'état-civil et ce, à partir des correspondances lettres/chiffres inspirés par le tableau des valeurs des lettres hébraïques. Ainsi, en affectant à chacune des lettres qui composent nos nom et prénoms le chiffre qui lui est attribué dans ce tableau des correspondances, on obtient des nombres qu'il suffit alors de réduire à un seul chiffre par le système de calcul qui fit jadis les grandes heures de la preuve par neuf avant que les calculettes ne nous eussent domestiqués.

Sachant que la somme des voyelles donne le Nombre d'Idéalité ou Elan Spirituel, que celui des consonnes détermine le Nombre de Structure ou Moi Intime et que celui de la totalité des lettres débouche sur le Nombre d'Expression ou simplement Expression, il est, selon cette théorie, possible de connaître la personnalité, de se renseigner sur le karma et les défis (problèmes et difficultés de la vie qu'il nous faut apprendre à résoudre), de déterminer nos « plans de vie ».

On constate que cette science des nombres s'ouvre sur des applications divinatoires complémentaires de l'astrologie, de la taromancie ou encore de la chiromancie et de bien d'autres. Après tout, s'il est vrai que les voies de Dieu sont réputées impénétrables, rien ne nous interdit de pénétrer dans tous les domaines de la connaissance ésotérique dont on se rend vite compte qu'ils se recourent et qu'ils convergent en leurs finalités spirituelles.

A partir de cet ouvrage, il est possible, pour autant qu'on en éprouve le désir, de monter son « thème numérogique » et d'en déduire les significations propres à se mieux connaître.

Y.F. B.

(*) Editions du Dauphin, juin 1992.

UN REGARD VERS LA CROIX, DANS L'ESPERANCE ET LA JOIE DE LA RESURRECTION

Une nouvelle journée commençait. Christophe, jeune ouvrier, se rendait à pied à l'usine du village. Il était six heures. En chemin, il passait devant un grand crucifix qui se dressait au milieu du bourg, signe d'une ancienne mission religieuse. Tous les matins il regardait le visage du Christ en croix qui, peu avant de remettre l'Esprit, lève les yeux vers le Ciel, vers Dieu, Son Père, Notre Père. Il a tout accompli jusqu'au bout conformément à la Volonté du Père. S'IL s'est cru abandonné de Lui, en tant qu'homme, c'est pour que être pardonnés, lorsque nous nous croyons abandonnés par Lui. Dès lors, *IL ne désire plus que Le rejoindre, pour nous rejoindre.*

C'est dans cet abandon, cette faiblesse, cette pauvreté, ce rejet de tous (sauf Marie, quelques femmes et le disciple Bien-Aimé), cet apparent échec, que va se manifester toute la puissance de Dieu, en cet événement unique de la Résurrection. A partir de ce jour-là, pour tous les hommes qui vivent en Christ, la Mort est vaincue, elle est derrière nous. Nous avançons avec le Fils de Dieu, vers la vie éternelle de Son Royaume, nous y participons déjà comme en avant-première.

Christophe disait en son cœur merci au Seigneur pour chaque nouvelle journée qu'IL lui accordait de partager avec ses frères et sœurs en humanité et en divinité. Dans sa prière, il Lui demandait de l'accompagner durant ses heures de travail : de l'aider à porter les lourdes charges plus encore aux moments de fatigue, de donner un coup de main aux collègues en difficultés, de ne pas répondre aux ordres ou réflexions injustes, aux calomnies, par la colère, la haine, la vengeance. Mais de pardonner, humblement, de porter dans la prière et d'offrir tout cela au Seigneur, au Maître de la Vie, à l'unique et éternel Ami. Il LE suppliait de lui donner Sa force de Paix, de Tendresse, de Pardon, pour ne pas succomber au mal en lui et hors de lui. L'ouvrier en silence, en témoin caché s'attachait à réaliser à travers ces petites choses du quotidien une transmutation, souvent lente et difficile du Mal en Bien. Lorsque les obstacles se dressaient, il se tournait vers la Trinité Sainte, vers Marie et vers son ange gardien, pour accueillir en son cœur les armes de la douceur et du pardon.

Dans ce combat de chaque jour, d'abord contre soi-même, son propre « moi », son égoïsme, son orgueil, il essayait d'éviter deux écueils, tous deux signes d'un manque de foi : d'une part se « blinder », se forger une fausse carapace imperméable à tous sentiments ; d'autre part, éviter de s'angoisser, de se plaindre sans cesse, d'être saisi par les peurs qui nous font perdre toute confiance en nous-même et en nos semblables. Dans l'Amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, il trouvait cette voie qui l'équilibrait, lui faisait tenir bon dans cette lutte du disciple : avant tout ne pas s'opposer aux autres, mais les aimer, et parce qu'on les aime comme le Christ les a aimés, leur dire dans la Paix, et la Vérité, ce que notre cœur

contient. Il contient un trésor que le Père nous confie par l'Esprit Saint, dès notre Baptême, fortifié en nous par la Confirmation et toute notre vie chrétienne dans la charité vécue.

Aimer comme Jésus-Christ nous aime, c'est si l'on ne l'a pas encore demandé au Seigneur, de nous faire partager son Regard d'Amour sur les hommes. Ce Regard de Tendresse et de Pardon, IL le donne à tous ceux et celles qui le désirent. IL le donne du haut de la Croix. Notre vie spirituelle chrétienne, c'est de l'y rejoindre. Notre monde, ne ressemble-t-il pas à un Golgotha ? Tant d'hommes et de femmes y sont sur la Croix, d'autres sont au pied de cette Croix pour apaiser, soulager, reconforter, mais combien encore ne veulent rien voir, rien entendre, abandonnent à leur sort leurs frères et sœurs « nouveaux crucifiés », qu'ils crucifient ainsi un peu plus encore ? Et nous, chrétiens, et moi, ou sommes-nous ? Avons-nous été saisi par le don surnaturel du Pardon du Christ, de Sa Charité, qui nous fait par un incessant appel de Sa Tendresse, LE reconnaître tout AMOUR, lui le divin blessé, qui nous guérit par ses plaies ? Suis-je celui ou celle qui conduit mes proches à LE rencontrer, à LE reconnaître, à L'aimer ? Lui ai-je définitivement ouvert la porte de mon cœur, là où IL veut faire sa Demeure, pour rayonner, irradier autour de moi ses germes de vie éternelle ? Ou est-ce que je répands des virus de mort, qui LE clouent davantage sur Sa Croix, et polluent, obstruent son entrée dans le cœur de ceux qui m'entourent, et qu'IL aime comme IL m'aime. Lui, le tout Amour.

Christophe avait été témoin, que si nous accueillons le Pardon du Christ en nos cœurs, un jour nous en récoltons les fleurs et les fruits : tel collègue de travail avec lequel l'on s'est réconcilié, quelle joie, quel bonheur de pouvoir plus tard, le retrouver, lui parler... Par contre, lorsque le Pardon ne peut se faire quelle tristesse, comme une déchirure qui fait mal continuellement et qui nous rend malheureux. Dieu ne veut pas cela pour nous, IL veut que nous goûtions le Bonheur de Pardonner, d'Aimer. Il a tout disposé pour cela, mais sans contrainte, dans la pleine liberté des hommes qu'IL a créés.

Chaque fois que Christophe voyait une croix en ville, dans un village, sur une montagne, à la croisée d'un chemin, dans le regard de celui qui cherche la Vérité, de celui qui souffre, de celui qui prie, de ceux qui s'aiment, de ceux qui se déchirent, de ceux qui sèment des virus de mort, il était saisi par cette Espérance, qu'au-delà de nos tragédies ou héroïsmes humains, la victoire de la Vie, de l'Amour, de la Résurrection était certaine ! Notre Seigneur Jésus-Christ n'est pas ressuscité pour Lui-même, mais pour nous : « Là, où je suis, je veux que vous soyez vous aussi ». La Résurrection du Christ est l'Espérance des chrétiens, et c'est l'Espérance, obscure ou claire, de l'humanité entière. Quand les joies paraissent trop courtes, quand nous sommes conscients du non-sens de la vie si tout est joué en moins d'un siècle, quand nous commençons à sentir les effets de la maladie, de l'isolement, de vieillissement, que la mort se profile à l'horizon et que l'ennui de vivre (cela arrive à tout âge) devient le pain quotidien, quand nous avons perdu un être cher... alors nous comprenons que rien et personne ne donne sens à la vie, si ce n'est le Christ par sa Mort-Résurrection.

Comme nous le rappelle saint Paul : « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre foi ». Mais à l'inverse, la résurrection du

Christ est une force à jamais enfouie au cœur des hommes, au cœur du monde. C'est notre foi chrétienne qui pressent aujourd'hui, et qui perçoit à certains moments privilégiés la présence vivante du Christ ressuscité. Nous sommes confiants en la force de résurrection qui anime le monde actuel, nous en constatons les effets visibles dans le cœur et la vie d'un certain nombre de chrétiens et d'hommes de bonne volonté.

La Résurrection du Christ — intimement liée à la nôtre depuis vingt siècles — est le présent et l'avenir de l'homme. Avec Christophe, nous avons vu un jeune chrétien vivre dans son quotidien de labeur la Résurrection du Seigneur. Nous aurions pu de même en saisir l'accomplissement dans tel autre jeune chômeur ou handicapé. Voici l'un d'eux, jeune handicapé, qui nous partage sa joie d'avoir pu rencontrer durant la Semaine Sainte un groupe de jeunes chrétiens ayant choisi d'offrir une année de leur vie au Seigneur :

« Sous le Ciel tourmenté nous nous quittons. La nature gémissait à l'approche de la Passion, des plaintes douloureuses s'échappaient de nos prières, pourtant une forte lumière brillait, une forte joie brillait en nous. En ces jours écrasés de la souffrance du Christ, j'ai goûté de son amour chez vous. Qu'il fut bon de s'égarer sur les hauteurs désolées, dans ce lieu de retrouvaille, loin de tout et si proche de la réelle totalité, loin du monde et dans l'environnement immédiat du monde divin...

...Heureuse visite, heureux que l'on puisse aimer autant en compagnie des âmes aimantes, joie profonde que les saintes épines saignent une moisson si prometteuse...

...La joie dans la voiture, au retour, ça ne se raconte pas. Le partage de la journée rayonnait, les âmes flambaient de tout ce qu'elles avaient reçu. La dynamo spirituelle nous propulsait puissamment, plus vite que le moteur de la BX.

...Oh! la belle folie que la folie de Dieu, l'acte fou de son amour en nos âmes languissantes, je vous embrasse au rayonnement de la joie, du rayonnement de la foi. Force de vie, force de Lumière en vous tous qui êtes amour : vie plus forte que les maladies et la mort, lumière plus forte que l'enténébrement du monde, l'obscur violence du péché. Cher Père, quels enfants vous avez! tous radieux dans l'amour de Dieu, tous aimantés en la merveilleuse attirance du Ciel, Amen!

...*La Croix de Pâques concentre la souffrance et la transfigure de JOIE!* Elle accepte les coups, les plaies, la divine incarnation déchirée et trempée de sang pour que nos oppressions cessent, nos plaies se soudent, nos existences écrasées d'injures et de souffrances se libèrent, pour que notre sang se lave au Sang de Jésus.»

En attendant le jour béni de notre Pâques éternelle avec le Seigneur, soyons dans nos pauvretés, faiblesses et infidélités, des petits témoins de la Lumière divine de Pâques. Lumière de l'Amour, de la Vérité et de la Vie, dont la Source Sainte est en Jésus-Christ, Notre Seigneur, notre Ami divin de toute éternité!

En la fête de la Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ.
Jean-Louis BRU.

Vabre, le 6 mars 1993.

LE MEXIQUE, REFLEXIONS D'UN VOYAGEUR

Un heureux concours de circonstances m'a permis de passer quelques jours au Mexique dans le courant du mois de février dernier. Mais que le lecteur se rassure : il n'est pas dans mon projet de lui asséner un journal de voyage, une espèce de reportage. Non. Je voudrais seulement lui livrer quelques réflexions glanées par ci par là.

En parcourant ce pays ô combien attachant, cette terre colorée de contrastes permanents, je suis allé de surprise en surprise. La première d'entre elles a résidé dans la constatation que, nous autres, gens de l'Ancien Monde, ignorons à peu près tout des traditions spirituelles et initiatiques qui se sont succédé sur cette terre lointaine. Les auteurs spécialisés, ceux dont les ouvrages occupent les rayons de nos bibliothèques ésotériques, ont fait presque unanimement l'impasse sur cette mine dont la richesse le dispute à la diversité.

Je me suis longuement posé la question de savoir si ce silence qui confine au mépris résulte de la seule ignorance (ce que je ne crois guère) ou bien, autre hypothèse, si ces auteurs pourtant curieux et éclectiques ont volontairement laissé en marge les enseignements initiatiques qui exsudent des pierres alitées aux flancs des pyramides aztèques et mayas.

Cependant, on ne peut manquer de s'interroger sur les multiples analogies qui existent, d'une part entre notre propre tradition ésotérique (celle que nous avons héritée de la lignée platonicienne, gnostique, cabaliste, hermétiste, rosicrucienne, illuministe, maçonnique, en un mot de cette construction cohérente qui a, au fil des siècles, enrichi notre spiritualité) et, d'autre part, la tradition essentiellement orale et *architecturale* de ces peuples. Etant par nature d'une extrême prudence pour tout ce qui concerne les exégèses hâtives, je me garderai bien de prendre parti dans l'inachevé débat qui oppose ceux qui militent en faveur de l'idée selon laquelle cette analogie spirituelle et traditionnelle manifeste découle tout bonnement du fait que « tout ce qui monte converge » et ceux qui prétendent, en des écrits plus féériques que réalistes que, il y a fort longtemps, des expéditions transatlantiques auraient permis à des *initiés* de se rencontrer, étant sous-entendu que ce seraient les voyageurs venus d'Europe (d'Inde pour certains, d'Égypte pour d'autres) qui auraient instruit les autochtones précolombiens. *L'Euronombriisme* est toujours aussi vivant.

Ce dont nous sommes à présent assurés, grâce au travail des archéologues et des ethnologues, c'est que ces Aztèques et ces Mayas (et il en va de même pour les autres peuples précolombiens) sont venus d'Asie via le détroit de Bering environ trente mille ans avant notre ère et ce, à la faveur d'une baisse momentanée du niveau de la mer. Descendant toujours vers les tropiques, c'est-à-dire vers des terres plus chaudes et plus accueillantes, les plus entreprenants d'entre ces *migrants* se sont enfoncés dans le sud de ce continent

qu'on n'appelait pas encore américain. Les moins courageux se sont fixés dans ces vastes territoires désertiques qui deviendraient plus tard le Canada et les Etats-Unis. De ce fait maintenant avéré, il ressort que ces peuples ne seraient nullement les *débris* d'une incertaine race rouge ainsi que l'a prétendu toute une école.

« *Toute lumière vient d'Orient et c'est aussi d'Orient que je viens avec elle* », disait Narad, le Bohémien cité par Papus en dédicace du « Tarot des Bohémiens ». Ces peuples *déportés* volontairement ou non (l'histoire ne le dit pas) ont-ils apporté avec eux une tradition ancestrale originaire d'Asie ? Nous ne le savons pas et toute spéculation à cet égard serait aventureuse, pour aussi tentante qu'elle puisse être.

Mais ce que nous savons en revanche, c'est qu'ils ont développé un système initiatique très voisin de ceux que nous connaissons et pratiquons de ce côté-ci de l'Atlantique. La graduation des enseignements symbolisée par les marches hautes et étroites (par conséquent malaisées à gravir) des pyramides fait irrésistiblement penser à ces épreuves physiques et morales dont les sociétés initiatiques furent jadis si friandes avant de n'en garder que les apparences symboliques. Des portes basses et étroites, des labyrinthes faiblement éclairés, des salles voûtées et nues où seules quelques marques sont gravées, la majesté austère des sites, ne peuvent être le fait du hasard. Il y a incontestablement une grande communion d'ordre philosophique entre notre propre symbolisme et celui jadis pratiqué par ces peuples.

Le hasard (?) a voulu que le groupe de visiteurs auquel mon épouse et moi-même nous étions joints fut *piloté* par un guide mexicain chez qui je crus rapidement percevoir certains intersignes qui ne trompent pas. Dès le début de la visite de la ville de Mexico, ses commentaires des fresques qui ornent le Palais du Gouverneur ne nous laissèrent que peu de doute sur sa personnalité et celui-ci fut définitivement dissipé quand, nous détaillant les cercles concentriques du calendrier aztèque conservé au musée d'archéologie, il évoqua à propos du cercle central le *Grand Architecte de l'Univers*. Observons au passage que ce calendrier très proche de l'*Archéomètre* de Saint-Yves d'Alveydre par sa configuration est présenté comme une synthèse de la tradition aztèque.

Ne pratiquant pas le culte exacerbé du *secret* et, ayant à ce moment acquis la conviction que notre guide n'était pas étranger à la Franc-Maçonnerie, je pris le parti de lui dévoiler avec toute la discrétion d'usage ma propre appartenance à l'Ordre. A partir de ce jour et pour toute la suite de notre voyage, s'instaura entre nous un *dialogue en surimpression* qui dut parfois en étonner plus d'un parmi les autres membres du groupe.

Ce guide, le frère *Alfonso*, qui appartient à une loge de Mexico pratiquant le Rite Ecossais Ancien Accepté, nous a permis de voir des choses qui, sans sa complicité, nous auraient certainement échappé. Il est vrai que, dans chaque site, à chaque étape de notre périple, à chaque tournant des routes pittoresques qui sillonnent ce vaste pays, la Tradition est présente. Je crois, cependant, que cette rencontre traditionnelle atteint son apogée avec la Grande Pyramide de Chichen-Itza, située dans la presqu'île du Yucatan, à une cinquan-

taine de kilomètres de Merida. L'un des quatre escaliers qui conduisent au sommet de cette Grande Pyramide est divisé en plusieurs paliers dont le premier, en partant du sol, est accessible par *trois marches*. Or, à chaque fois que l'on gravit l'une de ces trois marches, l'on découvre une partie de la fresque gravée plus haut et elle-même partagée en trois bandes horizontales, chacune de ces bandes renfermant selon toute vraisemblance une partie des enseignements réservés aux néophytes. *Trois marches, donc trois pas*. Cela ne nous rappelle-t-il rien ?

Est-ce pour cette raison et pour concrétiser une certaine *filiation*, que les frères de la loge de Merida ont érigé en un coin retiré de ce site une pierre cubique à pointe portant sur chacune de ses quatre faces différents symboles de l'Ordre ainsi qu'un alphabet maçonnique ? On ne s'attend guère à voir un tel monument en un tel lieu et les touristes non avertis ne peuvent le découvrir. En effet, il est placé à l'abri des regards indiscrets, derrière le fronton. On y accède en suivant celui-ci et en le contournant à main droite. Alfonso nous y envoya tout droit non sans avoir pris soin d'entraîner le groupe dans la direction opposée. Si certains d'entre vous passent par là, qu'ils n'oublient pas de suivre ce fronton et de tourner dans le bon sens.

*
**

Le XVI^e siècle fut celui des grandes découvertes. Financés et armés par les Cours et par les grands seigneurs, les équipages se ruèrent à la conquête du monde extra-européen, c'est-à-dire à celle plus pragmatique des métaux précieux, des épices et des soies dont le commerce devait asseoir quelques grandes fortunes dont certaines se sont pérennisées jusqu'à nos jours. Je ne m'étendrai pas ici sur la barbarie mille fois évoquée des *conquistadores* qui s'emparèrent du Mexique par le fer et le feu, ni sur la façon aussi peu évangélique que possible avec laquelle ils entreprirent justement l'évangélisation des autochtones. Ces considérations ressortissent à un autre débat.

Bien qu'ils dussent se plier aux volontés de leurs colonisateurs et adopter leur religion, les Aztèques et les Mayas ne renoncèrent pas à leur tradition ancestrale. Les *bons missionnaires*, ignorants qu'ils étaient du « pouvoir de la pierre », conservèrent malgré eux ces *précieux livres* que sont les pyramides. Si les enseignements culturels et initiatiques des Aztèques et des Mayas avaient été consignés dans des manuscrits et sur des parchemins, il y a fort à parier qu'ils auraient subi moultes autodafés et qu'ils auraient été perdus.

Les siècles ont cependant passé. Aujourd'hui, les Mexicains paraissent s'accommoder fort bien du syncrétisme né du croisement de leurs anciennes traditions et du catholicisme importé. En conséquence de quoi, on assiste parfois à des scènes à la fois touchantes et choquantes. Touchantes, parce qu'empreintes d'une certaine naïveté, choquantes, car le mélange des genres n'est pas toujours d'un très bon goût.

On se souvient qu'un usage religieux fort ancien et à peu près universel veut que l'on apporte des présents à Dieu (ou aux dieux), soit à l'occasion d'une commémoration, soit dans le but plus prosaïque de Lui (ou de leur) demander un soutien. Dans ce dernier cas, on pourrait presque parler de... troc.

Or, il faut savoir que rien n'est actuellement plus cher aux yeux des Mexicains (entre autres) que le sacro-saint coca-cola. Est-ce en raison de ses origines liées à la cocaïne ? Est-ce en vertu de son influence bénéfique sur le transit intestinal dans des régions où l'on consomme une cuisine très pimentée ? Est-ce, enfin, grâce au (ou plutôt à cause du) prestige qui lui est accolé, car d'où vient-il, sinon de chez ce grand et prodigieux voisin étatsunien qui, non content d'avoir volé au Mexique une partie non négligeable de son territoire initial, poursuit son hypothèque sur ses maigres ressources et l'inonde littéralement sous des flots de son coca-cola ? Mais quelle ne fut pas notre surprise de voir, dans les églises catholiques mexicaines, des hommes, des femmes et des enfants prier avec toutes les apparences de la ferveur et de la piété après avoir pris soin de déposer au pied des statues ou devant les autels une ou plusieurs bouteilles de ce breuvage ?

Touchant et choquant, ai-je dit plus haut.

Une autre anecdote : dans un village proche de San Cristobal et peuplé exclusivement d'indiens chamoulas, se trouve une église qui, par son aspect extérieur, rappelle les églises blanches d'Andalousie. Mais que voit-on à l'intérieur de cette église ? Posés à même le sol et disposés en rectangles, des cierges de petite taille se consomment par dizaines. Des Indiens mêlés aux touristes vont et viennent en *stalomant* entre ces chicanes incandescentes. Quelques instants plus tôt, traversant le parvis de cette église, nous avions été pris à partie par un groupe d'Indiens chamarrés et emplumés de mille couleurs à la manière des paons. Ces hommes s'opposèrent à ce que nous les prenions en photo et exigèrent même que nous leur remettions une pellicule en cours. Ce qui ne nous a pas empêché d'acheter en toute impunité des cartes postales sur lesquelles ils figuraient en *tenu numéro 1*. Nous en avons déduit que les sacro-saints dollars devaient faciliter les échanges ! Plus tard, nous retrouvâmes cette joyeuse troupe à l'intérieur même de l'église où ils venaient accomplir leurs obligations religieuses. Peut-être me reprochera-t-on de m'exprimer de façon si peu respectueuse à l'encontre de ces gens-là ? Que l'on me pardonne, mais il faut bien savoir que, tradition ou non, que, religion ou non, je m'incline nullement à respecter des *hommes* qui occupent leur temps à fêter le saint du jour (et l'on sait qu'il y en a un nouveau chaque jour) pendant que leurs *femmes* s'affairent au marché pour tenter d'y vendre leurs productions artisanales (sous la surveillance vigilante d'un sbire) et que leurs *enfants* font la manche autour des groupes de touristes. Car c'est ainsi que cela se passe.

**

Le Mexique fait partie de ce qu'il est convenu d'appeler pudiquement « les pays en voie de développement ». Ou en termes moins jolis mais plus près de la réalité quotidienne : le tiers-monde. Il faut savoir que les *royalties* données en aumône par les grandes compagnies pétrolières servent à grand peine à rembourser les seuls intérêts de la dette extérieure, en dépit des moratoires qui ont été par deux fois imposés à l'initiative de la France. Il faut aussi savoir que le voisinage des tout puissants Etats-Unis est bien loin de constituer un privilège pour les Mexicains, à moins que le bonheur d'un peuple ne se mesure à l'échelle de sa consommation de coca-

cola. La seule espérance du Mexique réside dans le développement du tourisme, comme il en va de tous les pays du tiers-monde qui ont pour seule chance celle d'avoir du soleil et... une monnaie faible. Et voilà les Mexicains prêts à vendre pour une poignée de devises convertibles leur Tradition qui dégènera en *folklore* car tel est le sort de toutes les traditions que l'on commercialise.

Alfonso, notre frère Alfonso, nous a longuement parlé de la grande détresse de ses compatriotes condamnés à l'exhibitionnisme touristique. Combien de ces *voyeurs* attirés par le taux de change, le farniente et le confort des « 4 étoiles » avec piscine et discothèque, sentiront en piétinant les sites et en grim pant au faite des pyramides, vibrer du fond des siècles l'âme de ces pierres blanchies par le soleil et rongées par les pluies tropicales ? Ce monde nous semble si lointain qui est si près de nous. Au-delà des seules anecdotes mi-légendaires, mi-historiques qui flânent autour des sites aztèques et mayas, Alfonso nous a fait entrevoir les racines universelles de cette Tradition bien plus proche de la nôtre que l'on voudrait le croire.

Yves-Fred BOISSET



Une des quatre faces de la stèle maçonnique
du site maya de Chichen Itza



Les Livres...

• **FRATERNITE SAINT-MARTIN** est le nom que s'est donné une Association fondée par Frère Jean, un moine orthodoxe du monastère de Saint-Sabba, dans le désert de Juda, en Terre Sainte, auteur des photographies et du texte de l'excellent ouvrage « Hommes de Lumière », paru aux Ed. Mame, à Paris, et de « Fils de lumière » aux Ed. Jacqueline Renard.

Celui qui est devenu Frère Jean est un ami personnel, un compagnon de longue date sur le chemin vers la même lumière. Ainsi donc, après bien des années qui l'ont conduit dans le désert et dans le mont Athos, Frère Jean regroupe toutes les personnes qui souhaitent vivre et partager la réalité du Sacré ou qui désirent témoigner de l'éternelle Beauté par un art. Voici un aperçu de ses projets d'activités : architecture, calligraphie, céramique, chant choral, enluminure, fresque, icône, mosaïque, poterie, pèlerinage photographique, sagesse du corps, sculpture, tapisserie, vitrail... et le plus beau des Arts : la PRIERE.

Frère Jean donne des conférences, à Paris et en province et organise des pèlerinages en Terre Sainte, en Ethiopie...

Adresse de la Fraternité Saint-Martin : 192, avenue Pierre-Brossolette - 92240 Malakoff. Pour avoir des renseignements, appelez le (1) 46 57 99 45.

Marie de VIA LORENZO

• **Retour à Samarkande**, de Robert AMBELAIN. Ed. Robert Laffont, Coll. Les portes de l'étrange, 310 p., 120 F.

Voici qu'un des plus prolifiques auteurs contemporains nous régale, encore une fois, en revenant à ses anciennes amours. Depuis 1936, Robert Ambelain n'a cessé de s'interroger sur tous les arts divinatoires, voir son « Traité des interrogations célestes », paru en 1946. Plus d'un demi-siècle donc au service de Dame Tradition. Cette tradition il est allé la chercher chez Christian, l'auteur du fameux « L'homme rouge des Tuileries », qui l'avait dénichée chez les astrologues arabes du XI^e siècle, aussi chez Junctin de Florence, qui compila tout ce qu'il put de cette même source. L'auteur clarifie et transmet les anciennes « Règles d'interprétation » et des « Verbatimoteurs » (verba-moteur : mot clé. On n'a rien inventé !) datant de 1617. L'auteur nous apprend qu'il y avait un jour de différence entre la naissance de Tamerlan le Mongol, dont il analyse l'horoscope dressé à la façon arabe, et celle d'Hitler, cinq cents ans plus tard... Le lecteur curieux découvrira d'étonnantes choses, sous le ciel de Samarkande.

Marie de VIA LORENZO

• **Quetzalcoatl à travers les cultures et les mystères du Mexique**, par Susana CARON, éd. de la Diffusion Traditionnelle, Château d'Omonville, 27110 Le Tremblay, février 1993, 256 pages, 125 F.

Je rentrais à peine d'un voyage au Mexique que je recevais en service de presse l'ouvrage de Susana Caron. N'est-ce point curieux ?

Dans son « prière d'insérer », l'éditeur précise fort justement que « (ce livre) permet de pressentir l'existence d'une filière initiatique à travers les âges, que relie les différentes civilisations antiques ».

C'est avec passion et discernement que l'auteur, à travers quelques sites importants hérités des traditions pré-colombiennes, nous montre le chemin montant vers ces cultures oubliées et même parfois méprisées qui demeurent écrites dans des livres de pierre, autrement éloquentes que les plus beaux traités philosophiques. Il faut beaucoup de passion, d'émotion et d'humilité pour pénétrer dans le sein de ces monuments sacrés encore frissonnants de mystères, encore tout imprégnés de vibrations spirituelles que des siècles et des siècles de désir et de foi ont mis en mouvement.

Susana Caron nous avertit en son avant-propos : « J'ai vécu au Mexique dans une atmosphère où culture et intellectualisme faisaient partie de la réalité quotidienne et, dès mon jeune âge, j'ai toujours eu un intérêt marqué pour l'histoire, l'ésotérisme et le mysticisme ». Aussi, n'avons-nous point à nous étonner de l'esprit « initiatique » dans lequel elle aborde la description de ces vestiges d'un passé si riche. Ce livre n'est pas un simple guide touristique, il est bien plus et bien mieux : un cri d'amour jeté aux échos que les pierres millénaires renvoient vers le soleil qui les enchaîne toutes en son écran de vie.

Y.-F. B.

• **Plaidoyer pour Gilles de Rais, Maréchal de France**, par Jean-Pierre BAYARD, éd. du Soleil natal, 258 p., 150 F.

La justice étant soupçonnée d'avoir été trop souvent ce qu'elle n'aurait jamais dû être, c'est-à-dire partielle et expéditive, il est devenu de bon ton de rouvrir des procès que l'on croyait à jamais engloutis sous des nuages de poussière. Ce genre d'entreprise nécessite une grande dose d'esprit critique, le goût de la recherche patiente, la foi qui soulève les montagnes d'archives et mille autres qualités qui sont, précisément, le lot de Jean-Pierre Bayard.

Faisant écho avec son talent habituel aux demandes de réhabilitation déposées par un groupe de personnalités à propos du compagnon d'armes de Jeanne d'Arc ultérieurement victime d'une machination juridico-historique, l'auteur, après avoir retracé la carrière de Gilles de Rais, successivement chef de guerre, mécène et mystique, reprend les pièces du procès, les comptes rendus des audiences, les dépositions des témoins et l'acte d'accusation dont l'ensemble a conduit à la condamnation capitale de celui qui, dit-on avec insistance, aurait servi de modèle au « Barbe-Bleue » de Charles Perrault.

Comme pour beaucoup de procès de l'époque (voir, par exemple, l'affaire des Templiers), on sait que la rivalité cupide a joué un grand rôle dans l'issue des débats. En l'occurrence, c'est le duc de Bretagne qui, pour s'approprier ses biens, aurait été le principal instigateur de la « mise en examen » de Gilles de Rais.

Jean-Pierre Bayard reste confiant dans une issue heureuse aux démarches entreprises en faveur de la réhabilitation de son « client » et tous nos vœux l'accompagnent.

Y.-F. B.

• **Freemasonry. A Celebration of the Craft.** (PR Service Graphique, 33, rue du Cdt René Mouchotte, 75014 Paris, 350 F.).

Un remarquable ouvrage aux deux cents illustrations couleur, ou noir et blanc, souvent pleines pages 31 cm x 26 cm ; un livre admirable, fort soigné, de 256 pages, que l'on doit à Terry Allen et où collaborent les meilleurs spécialistes John Hamill, Robert Gilbert, Andrée Buisine notre compatriote, dont la thèse sur la franc-maçonnerie féminine est encore en notre mémoire. Malheureusement le texte ne figure qu'en anglais et nous souhaiterions une traduction française car si cet ouvrage s'ouvre davantage sur la franc-maçonnerie anglaise depuis sa fondation à Londres en 1717, elle mentionne également la maçonnerie continentale, le rôle joué par la France ayant été très marquant. Cet ouvrage bien relié, sous une sobre jaquette pelliculée, s'ouvre par un avant-propos de S.A.R. le duc de Kent, Grand Maître de la Grande Loge Unie d'Angleterre. Lors de cet agréable cheminement apparaissent, pour notre culture, des notes sur la cathédrale de Reims, sur André Citroën dont les deux célèbres chevrons ont montré dans le monde son appartenance à un ordre qui a toujours œuvré au progrès de l'humanité, à l'amélioration spirituelle de l'individu et qui a voulu faire pénétrer le sacré dans notre quête journalière. Un texte qui parle tant aux yeux qu'au cœur, qui peut être mis entre toutes les mains, à la disposition de tous, et qui mériterait d'avoir une large audience en France.

Jean-Pierre BAYARD

• **George Bataille et René Guénon,** par Pierre PREVOST, Edition Jean-Michel Place.

A vrai dire Pierre Prévost n'établit pas un parallèle critique entre deux grands penseurs, mais plus exactement il confronte séparément l'expérience intérieure et la rigueur intellectuelle de deux hommes qui meurent tous deux à 65 ans avec un décalage de onze années (Guénon 1886-1951 ; Bataille 1897-1962). Pierre Prévost connaît admirablement l'œuvre de l'un et de l'autre et il montre de Georges Bataille les paradoxes, les ambiguïtés et même les contradictions (ce que j'ai retrouvé dans son étude sur « Gilles de Rais ») ; la première partie de cet ouvrage, 82 pages, est en fait une prolongation de la réflexion déjà exprimée dans « Pierre Prévost rencontre Georges Bataille » (1987). La deuxième partie (91 pages) commente une partie de l'œuvre de René Guénon, ses études concernant l'occident à partir de la Tradition primordiale et de l'Initiation, des écrits au ton neutre et cependant catégorique, où l'auteur fondamentalement intellectuel paraît volontairement absent. Pierre Prévost montre avec justesse que la métaphysique se situe au-delà de l'expérience et il commente ce qui nous reste de sa correspondance des « états multiples de l'être » avec Noëlle Maurice-Denis, la fille du peintre bien connu. Le livre admirable de Pierre Prévost suggère, critique même l'œuvre de son maître mais apporte un éclairage toujours nouveau sur de nombreux thèmes de la pensée traditionnelle : j'aurais en ce sens aimé voir un index plus important ; nous avons sans doute là une des meilleures études critiques (et admiratives) sur René Guénon : un ouvrage à recommander car d'un apport exceptionnel.

Jean-Pierre BAYARD

• **La quadrature du cercle et ses métamorphoses,** par Roger BEGEY, Editions du Rocher.

Bien que le titre dépasse le contenu de l'ouvrage, je recommande ce livre qui donne d'utiles constructions de figures géométriques. Dans les ordres initiatiques reposant sur la connaissance du métier du constructeur il n'est malheureusement guère fait appel aux compas, règle et équerre, savoir tracer des formes géométriques, des étoiles, des sceaux. Ces réalisations qui agissent comme des mandalas, par la fixation de l'attention sur des points précis qui sont harmoniques permettraient une solide compréhension des valeurs symboliques. Roger Begey ne parle pas de la quadrature du cercle, irréalisable dans son application mathématique, mais qui a été effectuée par les Compagnons des divers Devoirs sur un plan matériel ; l'auteur n'évoque pas plus la véritable recherche du Trait, cette sorte de géométrie descriptive employée bien avant Monge ; je me souviens pour ma part des difficultés rencontrées dans les tracés compliqués avec les rabattements de cette descriptive faite pour analyser les formes les plus complexes dans l'espace et je reste en admiration devant les magnifiques plans tels que nous pouvons les voir à Romanèche-Thorins en Bourgogne, où Pierre-François Guillon forma tant de disciples de 1871 à 1923. Par contre Roger Begey montre la valeur des nombres, du point, du centre, de la circonférence, du carré et des principales figures qui en découlent pour reporter ce Nombre d'or sur les pyramides, les cathédrales — et principalement Chartres —, mais aussi sur la pierre cubique à pointe ou la croix celtique. Un livre de 173 pages où nous trouvons l'alliance entre la pensée et la maîtrise de la main.

Jean-Pierre BAYARD

• **L'oiseau et sa symbolique,** par Marie-Madeleine DAVY, Albin Michel.

Rencontre du visible et de l'invisible, désir d'accéder à un monde aérien, besoin de pouvoir vaincre la pesanteur et de témoigner dans une langue secrète, tel est le message de cet ouvrage qui commente la liberté de la gent ailée. Marie-Madeleine Davy définit sa démarche : « Rien de plus fascinant que le symbole de l'oiseau en raison de la diversité des domaines dont il participe : le vol, le chant, la plume et les couleurs. Intermédiaire entre le bas et le haut, la terre et le ciel, non seulement l'oiseau propose un enseignement, mais il possède le rare privilège de constituer pour l'homme un modèle ». Dans cet ouvrage de 200 pages qui comporte notes, bibliographie, index uniquement des oiseaux, l'auteur décrit et montre le symbolisme de nombreux oiseaux tels la colombe, l'aigle, le phénix mais aussi des moineaux, merles ou mésanges sans omettre la chouette ; ce n'est cependant pas là un bestiaire mais une évocation intérieure d'un monde qui a pénétré l'art roman et Marie-Madeleine Davy qui a su exprimer les valeurs de l'initiation médiévale commente ces thèmes où nous trouvons aussi l'association oiseau-serpent. Lorsqu'on commente la langue des oiseaux, on évoque non seulement des relations alchimiques mais aussi Olivier Messiaen ou des peintres des oiseaux comme Jérôme Bosch ou Léonard de Vinci. L'énorme culture de Marie-Madeleine Davy nous entraîne dans un vaste univers, celui de la réflexion sur les valeurs sacrées et initiatiques.

Jean-Pierre BAYARD

• **La parole au cœur du corps**, par Annick de SOUZENELLE et Jean MOUTTAPA, Albin Michel.

Après le succès des ouvrages de Souzenelle, particulièrement du « Symbolisme du corps humain » aux éditions Dangles, ses études sur l'hébreu biblique, on peut avoir le désir de connaître la démarche intérieure de cet auteur qui ne pratique pas la facilité. C'est ainsi que Jean Mouttapa interroge Annick de Souzenelle : de cet échange d'idées naît un livre au ton simple, direct, sans faux-fuyant et d'une grande richesse qui nous livre la foi de cette femme qui veut transmettre son sens de l'existence. Elle évoque la haute figure du Père Eugraph Kovalevsky, bien connu des Francs-Maçons qui ont été épris des rites de l'Eglise orthodoxe française, Saint-Irénée. Celui qui devait devenir l'évêque Jean de Saint-Denis a été prisonnier avec Geoffroy de Souzenelle. Ancienne infirmière elle lie la santé de l'homme à la transcendance et à la mystique et sa quête intérieure est indissociable du décryptage du corps : un livre de 260 pages au ton très personnel.

Jean-Pierre BAYARD

• **Dictionnaire du Compagnonnage**, par François ICHER, Editions du Borrego.

Dictionnaire de 320 pages comportant 2 459 rubriques. Un énorme recensement de termes, de noms et surnoms, d'expressions compagnonniques, un livre qui permet de retrouver une source, un renseignement dont on a déjà plus ou moins connaissance. Un ouvrage à consulter et à conserver près de soi.

Jean-Pierre BAYARD

• **Histoire d'un mythe**, par Norman COHN, Gallimard. Folio-Histoire 44.

Cet ouvrage traduit de l'anglais par Léon Poliakov et publié en 1967

reparaît chez le même éditeur dans une collection de poche. Grand intérêt de cet essai de 300 pages lorsqu'on lit le sous-titre : « La "conspiration" juive et les protocoles des sages de Sion » : on sait en effet que ces protocoles sont des faux mais qu'ils ont servi les intérêts de la police tsariste, puis celle du III^e Reich justifiant ainsi les programmes des Juifs. Norman Cohn, professeur émérite de l'Université du Sussex, démontre tout d'abord que c'est là un faux politique et par une analyse rigoureuse commente l'action maçonnique qui aurait reçu des ordres des Israélites : l'auteur démontre cette autre erreur des supposés « arrières loges » où des personnages énigmatiques commanderaient l'ensemble de la Franc-Maçonnerie. Un ouvrage très documenté, avec index nous permettant de fixer des points d'histoire.

Jean-Pierre BAYARD

• **La Franc-Maçonnerie : ses différents visages**, par Roger Luc MARY, Editions de Vecchi.

Un ouvrage de 130 pages, bien présenté, agréable dans sa lecture. Mais pourquoi dire que le Grand Orient de France est la première Obédience française alors que p. 13 sa création est notée en 1773 ? D'autres groupes sont issus de la Grande Loge de Clermont, puis des Empereurs d'Orient et d'Occident : c'est résumer allègrement toute une longue période historique, fertile en incidents. Roger Luc Mary reprend la thèse de l'influence Templière et si certaines parties de son étude sont intéressantes il faut bien reconnaître que des études historiques très poussées démontrent que les Templiers ne sont les ancêtres des Maçons. Nous avons des notes sur le R.E.R. et sur Papus avec une dissertation sur le sigle des S.I.

Jean-Pierre BAYARD

Nous rappelons que le dépositaire officiel de notre revue est :
EDITIONS TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS
Tél. 43 54 03 32

Par ailleurs, il nous est agréable d'indiquer ci-dessous les noms et adresses de libraires auprès desquels il sera désormais possible de souscrire un abonnement et d'acheter des numéros.

| | |
|--|---|
| <p>PARIS LIBRAIRIE DU MONDE INCONNU 7, rue Cassette 75006 PARIS</p> | <p>TOULOUSE Librairie LA LICORNE 8, rue Maletache 31000 TOULOUSE Tél. 61 25 27 14</p> |
| <p>LIBRAIRIE « LA NOUVELLE CULTURE » 4, rue Graverau 29200 BREST</p> | <p>CLERMONT-FERRAND Jean ROME 7, rue des Gras 63000 CLERMONT-FERRAND Tél. 73 91 62 55</p> |
| <p>LIBRAIRIE DES EDITIONS ROSICRUCIENNES 199, rue Saint-Martin 75003 PARIS</p> | <p>LIBRAIRIE RECTO-VERSEAU 10, rue du Port 63000 CLERMONT-FERRAND Tél. 73 90 84 65</p> |
| <p>PAU LIBRAIRIE-PAPETERIE DES HALLES 1, rue de la République 64000 PAU Tél. 59 27 26 21</p> | <p>SAINT-ETIENNE LA CHRYSOPEE 35, rue de la République 42000 SAINT-ETIENNE Tél. 77 33 95 22</p> |
| <p>GRENOBLE Librairie « L'OR DU TEMPS » 8 bis, rue de Belgrade 38000 GRENOBLE Tél. 76 47 54 29 Photos du Maître Philippe de Lyon</p> | <p>METZ Librairie « LA GRANDE TRIADE » 5, rue Pierre-Hardie 57000 METZ Tél. 87 75 57 83</p> |
| <p>MARSEILLE L'ETOILE DU MAGE La librairie de l'ESOTERISME 11, allée Léon-Gambetta 13001 MARSEILLE Tél. 91 95 66 43</p> | |
| <p>Toutes ces librairies proposent un grand choix d'ouvrages ésotériques anciens et nouveaux</p> | |

Numéros épuisés : 1953 (N° 2). — 1955 (N° 1). — 1956 (N° 1-3-4). — 1957 (N° 1-2-3-4). — 1958 (N° 1-3-4). — 1959 (N° 1-2-3-4). — 1960 (N° 4). — 1961 (N° 1). — 1962 (N° 1-2). — 1965 (N° 1). — 1967 (N° 2). — 1968 (N° 1-2). — 1970 (N° 1-3). — 1971 (N° 1). — 1972 (N° 1). — 1973 (N° 1-2). — 1974 (N° 1). — 1975 (N° 1). — 1980 (N° 1-2). 1985 (4). — 1986 (4). — 1988 (3).

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F

Pour la 9^e fois
 depuis son départ, en 1984,
 nous nous réunirons dans la crypte
 de l'église Saint-Merri,
 à Paris III^e - 78, rue Saint-Martin (métro Chatelet)
 pour assister à une cérémonie religieuse
 qui sera célébrée
 par le Père Robert AMADOU,
 le jeudi 22 juillet 1993, à 16 h 45 très précises.



Nous vous attendons dans le souvenir de Philippe,
 en pensées et en présences.

Les Martinistes fidèles

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
 ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
 ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D^r Gérard ENCAUSSE)
 Réveillée en 1953 par le Docteur Philippe ENCAUSSE
 Directeur : Michel LEGER
 Rédacteur en Chef : Yves-Fred BOISSET
 (Nouvelle série — 1953)

BULLETIN D'ABONNEMENT 1993

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli et signé à
 Revue L'INITIATION (*)

6, rue Jean-Bouveri - 92100 BOULOGNE-BILLANCOURT
 Compte Chèques Postaux : PARIS 8 288-40 U

Veillez m'inscrire pour un abonnement de un an (Janvier à Décembre),
 à dater du premier numéro de l'année en cours, à

L'Initiation

je vous remets en espèces ;
 mandat ; chèque
 (bancaire
 ou postal) la somme de
 (Rayer les mentions inutiles)

| | | |
|------|--------------------------------|-------|
| 1993 | France pli ouvert | 145 F |
| | pli fermé | 165 F |
| | CEE - DOM - TOM | 200 F |
| | Etranger (par avion) (1) | 250 F |

Abonnement de soutien 280 F
 Au choix : pli ouvert — pli fermé (rayer la mention inutile)

Nom Prénom

Adresse

Le 19

Signature :

(1) Règlement à effectuer en francs français, payables dans une succursale de banque française.

(*) La revue est trimestrielle, soit 4 numéros par an.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F

FAUT-IL DÉFENDRE LA LANGUE FRANÇAISE ?

par S. DEUZY

C'est vers la fin des années soixante que je me décidais à prendre le maquis pour défendre en simple soldat, en « obscur et sans grade », la langue française dont je suis par le hasard de ma naissance l'un des héritiers directs.

Il ne me fallut que peu de temps pour m'apercevoir qu'avec mes compagnons de résistance, célèbres ou anonymes, je devais me préparer à combattre sur deux fronts à la fois, à tenir bon face à deux adversaires tout aussi déterminés l'un que l'autre : celui de l'extérieur qui, s'engouffrant dans la brèche largement ouverte par les libérateurs étasuniens, parvenait sans difficultés majeures à imposer la langue anglaise aux peuples de l'Europe occidentale, et celui de l'intérieur qui, au nom de je ne sais quelle mode à moins qu'il ne s'agisse tout bonnement de paresse, s'employait à banaliser notre langue, à la simplifier (et de quel droit un quelconque héritier peut-il se permettre de disposer d'une succession indivise ?) et de l'appauvrir par l'abandon laxiste ou volontaire de ses formes et expressions spécifiques, autrement dit de ce qui lui donne sa personnalité, de ce qui en constitue son âme.

Alors, me dira-t-on sans doute, vous paraît-il si nécessaire dans un monde évolutif (?) résolument tourné vers une connaissance scientifique universelle et, à terme, vers un marché unique et une culture nivelée (mais par le bas, hélas !, si l'on s'en tient aux premiers jalons qu'un audiovisuel sans frontières plante autour de la terre avec ses feuilletons insipides et ses variétés uniformes), de vous aggriper à de lointaines racines linguistiques et à de vieilles lunes culturelles ? Allons, monsieur, soyez réaliste et regardez vers l'avenir...

Et je sens bien que ces mêmes interlocuteurs parleront bientôt de chauvinisme si je persiste dans mon entêtement à vouloir défendre la langue française. Or, je puis vous assurer que nul n'est moins chauvin que moi. Mon combat pour notre langue est de nature plus noble et, à ce propos, je trouve tout aussi naturel et légitime que toutes les autres langues, même les plus modestes, soient défendues par leurs héritiers respectifs avec une résolution égale à celle qui m'anime, car toutes les langues ont une âme.

**

Je viens de parler d'âme et ce n'est pas pour rien. Ce n'est ni un hasard, ni un effet de plume. Et c'est bien parce que notre langue a une âme, que cette âme est différente des autres âmes « sémantiques », et que, à ce titre, elle est un être vivant que nous avons le devoir de défendre contre les menaces et les agressions dont

elle fait l'objet. Serait-il déraisonnable ou du moins exagérément alarmiste d'imaginer que, sous la poussée de plus en plus pressante des anglicismes qui investissent les parlars scientifique et technique (le très respectable Institut Pasteur, haut lieu de la recherche biologique française, ne vient-il pas de rendre obligatoire l'usage de l'anglais dans les publications de ses collaborateurs), qui infiltrent déjà nos médias et plus particulièrement les supports audiovisuels, et grignotent peu à peu nos échanges parlés et écrits y compris dans les usages courants, serait-il, disais-je, impossible d'imaginer que, en quelques générations, voire même en quelques lustres, notre langue puisse devenir une langue morte ? N'a-t-on point jadis sacrifié des langues aussi riches que le grec ou le latin sur l'autel des nationalismes naissants ? Et, de nos jours encore, ne voyons-nous dépérir sous nos yeux les langues régionales au nom de la sainte centralisation politique et... policière ?

L'âme de notre langue est intimement liée à l'Histoire de notre pays, à notre patrimoine culturel et à l'humanisme qui, de la Renaissance à la Révolution et de celle-ci à nos jours, se sont patiemment employés à nous donner une place originale dans le concert des nations européennes. Cette langue, brillamment illustrée par les grands noms de notre littérature, a su s'imposer aux autres nations par sa richesse et son sens des nuances, ce qui lui permit de devenir la langue diplomatique par excellence, celles des chancelleries et des grandes conférences internationales jusqu'à une époque assez récente. Dans toute l'Europe, l'apprentissage du français fut longtemps considéré à l'égal d'un privilège. La connaissance approfondie de notre langue, pourtant réputée difficile, était le sceau d'une élite cultivée. Nous autres, héritiers de cette langue jadis prestigieuse, avons-nous le droit de la mépriser pour des raisons strictement pragmatiques au seul motif de vendre quelques parfums ou quelques champagnes de plus à un groupuscule d'étrangers bien engoncés dans leurs dollars ? Pouvons-nous renier cinq siècles de culture littéraire qui a rayonné sur le monde aux seules fins de nous plier docilement à l'on ne sait quelle dictature économique ?

On ne manquera point de me faire observer que l'anglomanie n'est pas un phénomène absolument nouveau. Des crises analogues se sont déjà produites en plusieurs occasions et, plus précisément, au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Au siècle des Lumières, les esprits libertins (je prends ici cet adjectif dans l'acception qui était alors la sienne), les Encyclopédistes et les Philosophes voyageaient fréquemment en Angleterre. Ils étudiaient de près le bicamérisme parlementaire de nos voisins anglais qui leur apparaissait comme une possible et souhaitable alternative au régime monarchique de notre pays et chantaient les louanges de « l'habeas corpus » en un temps où sévissaient encore chez nous les lettres de cachet. Tout ce qui était anglais était bien et c'est ce qui explique peut-être l'engouement sans réserve des intellectuels et des « snobs » français de l'époque pour la Franc-Maçonnerie dont l'importation commençait alors. Au siècle dernier, l'anglomanie connut une nouvelle pulsion. C'est ainsi qu'une célèbre femme de lettres, ayant introduit dans son pseudonyme un prénom masculin, décida de l'écrire dans sa forme anglaise : George ! Petit caprice d'une femme réputée capricieuse, concession à l'anglomanie environnante ou hommage indirect rendu à la « nation des boutiquiers » que Napoléon avait tant méprisée ? Fallait-il se faire pardonner le blocus continental ?

Mais, à mon tour, je ferai remarquer que ces différentes crises d'anglomanie ne lèsèrent aucunement notre patrimoine culturel et linguistique qui demeurerait intact. Ces penseurs et ces auteurs auxquels je faisais référence ne témoignèrent à aucun moment d'un laxisme coupable en défigurant notre langue comme on le fait à présent. Pas de ces expressions mi-chair et mi-poisson maladroitement glissées dans la conversation ou dans l'écriture ; pas de ces tournures apatrides propres à banaliser et à obscurcir la pensée. L'attraction quasi fascinante que l'Angleterre et les institutions anglaises exerçaient sur nos Aînés des deux derniers siècles ne pouvait les détourner du bon usage de notre langue. Or, il n'en est plus de même aujourd'hui. Face à l'invasion de la langue anglaise par l'ordinateur (computer), le commerce (marketing), l'organisation (management), le spectacle (show), et mille autres chevaux de Troie, nos compatriotes baissent les bras, se rendent sans combattre et se réfugient dans une espèce de charabia bâtard, sans formes et sans âme, sans relief et sans goût, sans la moindre harmonie, et ceci au nom d'une modernité mal comprise. Comble du ridicule, on entend même parfois et de plus en plus fréquemment prononcer des mots ou des noms bien français avec un accent anglais indescriptible, tant il est vrai que seuls les Anglais peuvent prétendre posséder l'accent... anglais.

Craignons que, de négligence en abandon, nous n'en venions prochainement à devoir nous exprimer dans une sorte de « bas anglais », « d'anglais de cuisine », tant il paraît visible que nos concitoyens ne veulent en finir avec la langue de Molière que pour mieux massacrer celle de Shakespeare. Et c'est en raison de cette crainte que j'ai écrit dans le tout début de ce plaidoyer que les « résistants » hélas trop peu nombreux devaient se mobiliser non seulement contre l'impérialisme linguistique anglo-saxon mais aussi et avec encore plus de vigilance contre les « collaborateurs » dudit impérialisme qui se recrutent massivement dans les milieux médiatiques à large audience, là même où notre langue pourrait légitimement s'attendre à rencontrer ses plus farouches et plus combatifs défenseurs, ses alliés les plus fidèles et les plus résolus.

**

On ne défend utilement une cause que par le respect que l'on observe à son égard. Respecter une langue, c'est essentiellement respecter son esprit et sa personnalité. Or, que sont cet esprit et cette personnalité sinon l'ensemble des règles particulières qui constituent sa syntaxe. Pareille à la pierre brute arrachée aux carrières du latin médiéval, notre langue, taillée par les nombreux orfèvres qui, de Malherbe à Balzac, ont œuvré à l'enrichissement de son vocabulaire, ont veillé à l'élégance de ses tournures et ont ciselé le Verbe tel un diamant de prix, est devenue un outil précis et harmonieux que nous nous devons de conserver et de transmettre intact à ceux qui nous suivront. Ne le laissons point rouiller par la paresse des uns et le snobisme des autres. Et ne serait-ce pas trahir notre langue et ceux qui l'ont forgée que de laisser périr et agir en toute impunité ces démagogues sans vergogne qui prônent la simplification grammaticale, l'abandon de certains modes de conjugaison (tel l'imparfait du subjonctif) et la célèbre réforme de l'orthographe. On sait que ce dernier point, de très haute sensibilité, constitue leur cheval de bataille et le temps fort

de leur combat réformiste. Ils rêvent d'une langue onomatopéique et bénéficient de la complicité des partisans du moindre effort. Si l'on s'en rapporte à la lecture de certains textes, on constate sans peine que cette réforme est sournoisement en... marche. Les pionniers sont déjà légion...

**

J'aborderai, en conclusion, le point qui, à mes yeux, est le plus important. Défendre la langue française, notre langue, n'est-ce point défendre à travers elle certaines valeurs qui ont pour nom humanisme et liberté ?

Pourquoi ?

Je m'explique.

J'ai observé dans mes voyages et à l'occasion de multiples rencontres avec des étrangers que l'anglais est prisé et adopté sans mal par les peuples dont le niveau de vie est élevé alors que le français fait bonne figure dans les pays pauvres. J'entends ici par pays pauvres non seulement ceux qui connaissent de grandes difficultés économiques, c'est-à-dire ceux que l'on classe ordinairement dans ce qu'il est convenu d'appeler le Tiers-Monde, mais bien davantage ces pays qui subissent des régimes politiques arbitraires où les libertés les plus élémentaires sont quotidiennement bafouées. Ce qui, au demeurant, se superpose presque dans tous les cas à la pauvreté de leurs ressortissants. Je me suis souvent posé la question de savoir pour quelle raison les gens de ces pays, et pas seulement les intellectuels, j'insiste bien sur ce point, s'appliquaient en grand nombre à apprendre notre langue et à la parler avec autant de soin qu'il est possible de le faire. Un exemple parmi d'autres ? Qui n'a pas été surpris, il y a peu de temps et au hasard de l'actualité, par le grand nombre de Roumains de toutes conditions qui s'expriment en un français tout à fait acceptable et même souvent très correct ? Ces gens-là, les Roumains comme les autres, ne sont pas sots ; ils savent pertinemment que leur avenir économique ne réside pas dans notre fréquentation mais dans celle des nord-américains, des Allemands ou des Japonais, peuples éminemment anglophones. Mais ils savent tout autant que l'espoir, la justice et la fraternité sont « made in France » et qu'en étudiant notre langue ils reçoivent un peu de notre patrimoine et de notre... âme.

Et si je ne devais retenir qu'une seule raison de défendre avec ardeur et foi la langue française, notre langue, ce serait celle-là.

Oui, au nom des idéaux qu'elle véhicule en tous les points du monde où des hommes opprimés souffrent dans le pudique silence de leurs cœurs, **IL NOUS FAUT DEFENDRE LA LANGUE FRANÇAISE.**

Un lecteur nous a envoyé la lettre suivante. Nous avons tenu à la publier pour l'intérêt qu'elle présente... Il est vrai que le tabac chasse les mauvais esprits, mais les bons aussi. J'en fait l'expérience, étant très fumeuse.

J. E.

Madame, Monsieur,

« La lettre tue et l'Esprit vivifie », c'est sans doute pour cela que les grands hommes, les bienfaiteurs de l'Humanité, n'ont pas laissé d'écrire. C'est grâce à leurs disciples que nous pouvons connaître leur vie et leur enseignement. Les disciples n'ont, parfois, pas fait de distinction entre ce qui est Eternel dans l'Enseignement et ce qui ressortit, simplement, au cadre spatio-temporel, autrement dit, ce qui est susceptible de changement ou d'évolution.

Dans l'Enseignement du Maître Philippe de Lyon ce qui ressortit à ce qui est éternel et transcendant, c'est, notamment, le sublime conseil qui nous est donné de ne pas dire du mal de notre voisin et cela pendant un temps limité eu égard à nos pauvres possibilités...

Ce qui ressortit au cadre spatio-temporel et n'a qu'une valeur relative et, dirai-je, de courte durée c'est, par exemple, l'apologie du tabac.

Dans la période que nous vivons, où la vie de la planète et tout ce qu'elle contient, est menacé par une infernale pollution tous azimuts, le tabac pour la santé individuelle est, actuellement, reconnu comme un véritable fléau.

Je considère, peut-être avec suffisance et présomption, que les effets nocifs du tabac étaient bien moins aigus, au temps du Maître Philippe, qu'à présent. Et cette « faiblesse », que s'est « permise » le Maître Philippe, ne pouvait en rien entacher ses facultés. Peut-être fallait-il même qu'il en fût ainsi ?

Noublions pas que si Beethoven avait été dispensé de sa surdité (actuellement on aurait pu l'en guérir), et des terribles souffrances qu'elle lui a infligé, nous n'aurions certainement pas eu les chefs-d'œuvre de la Musique qui sont la gloire de l'humanité.

Il n'en demeure pas moins que personne ne conseillerait, à quelqu'un, « doué » musicalement, de devenir sourd afin de créer des chefs-d'œuvre. C'est sans doute le contraire qui arriverait...

Non, le tabac n'est pas « fait pour être fumé ».

Non, il ne faut pas fumer « parce que l'on doit tout connaître ».

Non, cela est un mauvais « repos » pour l'esprit.

Comment l'action de fumer repousserait-elle les esprits infernaux ? C'est un mystère qui était certainement valable pour le Maître Philippe puisque c'est lui qui l'affirme. Cependant nos doutes sont très forts en ce qui concerne le commun des mortels. Et si cela était (tout est possible), ce serait payer cette « chasse » d'un prix exorbitant...

Aurez-vous l'amabilité de publier ma lettre ? Si oui, je vous en remercie et vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes défects sentiments.

G. CARRERE,

70 ans,

Abonné récent à « L'Initiation ».

Quand, voilà bientôt une dizaine d'années, j'ai définitivement cessé tout commerce avec le tabac après en avoir été un gros consommateur, je pris une importante résolution : ne jamais me montrer intolérant envers les fumeurs et ne jamais participer, même passivement, à cette véritable chasse aux sorcières qui voudrait faire de chaque fumeur un ennemi public.

Bien entendu, cette réflexion n'engage que moi et les lecteurs auront bien compris que son principal intérêt est de remplir ce bas de page en complétant la si bonne lettre de notre ami G. Carrère.

Yves-Fred BOISSET

ORDRE MARTINISTE

Entre nous...

« JOURNEES INTER-GROUPES 1993 »

Les journées inter-groupes organisées par le Groupe « PERSIVAL » du Collège de Paris se sont tenues les 1^{er} et 2 mai 1993 à 50 km au nord de Paris dans un cadre exceptionnel propice à la méditation, au recueillement et au travail collectif.

Les deux principaux sujets de réflexion ont été : « Connaissance intérieure et compassion extérieure » et le « Notre Père ».

Nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour méditer, tant le travail commun a été dense et prenant. Le fait de partager le gîte et le couvert ont permis aux uns et aux autres d'approfondir les échanges amenant une cohérence et une complète participation au travail collectif.

Douze Groupes de l'hexagone y ont été représentés. D'autres Groupes avaient envoyé une synthèse de leurs réflexions sur les sujets qui allaient être traités à Chantilly. Nous les remercions vivement de leur collaboration.

Le secrétaire du Groupe PERSIVAL m'a fait parvenir le compte rendu de ces journées. Voici donc quelques points qui, développés collectivement, nous ont donné matière à réflexion :

CONNAISSANCE INTERIEURE ET COMPASSION EXTERIEURE :

— A l'entrée du temple de Delphes était écrit : « connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux »...

— Connaître veut dire « naître avec »...

— Cette connaissance s'obtient par l'expérience que procurent des situations déséquilibrantes, lorsqu'elles sont renforcées par la juste vision que nous avons de nous-même, au faite de ce déséquilibre... Le travail entrepris pour obtenir, s'il y a lieu, un rééquilibrage.

— Méditation, revue du soir et prière peuvent enrichir cette connaissance et faire jaillir la lumière au plus profond des ténèbres.

— La conscience, souvent acquise grâce aux souffrances, n'est pas transmissible, car personnelle, intérieure et elle participe à la construction de l'être.

— Il ne faut pas rejeter la connaissance extérieure. Celle-ci fait l'objet de transmission et amène ainsi une première prise de

conscience chez l'Homme du Torrent... Si le savoir n'est pas indispensable pour tous, il est souvent nécessaire. La recherche démesurée du savoir, le danger qu'il y ait de la part de l'emmagasineur de connaissances une prise de pouvoir sur autrui parce qu'éblouissant les âmes simples, souvent plus sensibles dans un premier temps à la quantité qu'à la qualité, voilà qui peut favoriser un déséquilibre qui ira gonfler notre ego...

L'ego doit être pris comme un outil visant à sculpter l'œuvre du cœur et le mental doit permettre à la connaissance de devenir conscience. Nous trouvons ici la première conscience : celle qui évolue par l'acquis. Il y en a une autre, que l'on pourrait appeler innée, et qui évolue par le détachement. Grâce à ces consciences — ou plutôt états de conscience —, nous pourrions entendre notre maître intérieur, premier contact avec Dieu, premier pas de l'1.

— Nous ne pouvons évoluer qu'en partageant la souffrance des autres. Pureté et sagesse, si elles sont enfermées dans une tour d'ivoire, ne servent à rien, disait maître Philippe de Lyon. La connaissance de cette souffrance partagée est accompagnée par le respect, la compréhension, l'indulgence... Alors seulement la compassion peut s'épanouir.

— Qu'il est difficile d'agir juste, sans violer le terrain de l'autre ! Comme cela est difficile de s'unir avec l'autre au moment opportun ! Agir, s'unir... la compassion ne consiste pas seulement en pensées ou en paroles. Elle est action. Pour cela, et surtout parce qu'elle émane du cœur, elle demande du discernement.

— C'est dans la compassion que l'homme peut s'assumer. L'on assume l'autre jusqu'à devenir lui en s'oubliant soi-même, pour après le retrouver en nous à travers nos faiblesses, nos lâchetés, nos chutes. Attention à ne pas formuler de jugement, car lorsque l'on juge on se situe dans un plan intellectuel mais pas dans le plan de l'autre. Pas non plus de remords ni de désespoir : alors apparaît la contrition du cœur, l'humilité véritable. Alors le cœur se brise et devient le terreau nourricier de la rose de la connaissance véritable : l'amour-sagesse.

Plus besoin de raisonnement. Sacrifice et don de soi sont les mots clés, amour le maître mot.

— Aider l'autre consiste à agir avec discernement, comme saint Martin le Charitable, en puisant dans notre connaissance intérieure. En aidant notre prochain nous faisons un retour sur nous-mêmes afin d'aller mieux vers l'autre.

— Dans le don il y a deux bénéficiaires : celui qui reçoit et celui qui donne.

— L'autre est le facteur extérieur indispensable pour permettre d'échapper à la compassion intérieure, nombriliste, qui provoque l'apitoiement sur soi-même.

— Connaissance intérieure et compassion extérieure sont à la fois

le point de départ et l'aboutissement du chemin initiatique. La vie est initiation. La vie est chemin.

— Compassion et connaissance peuvent être toutes deux tournées soit vers l'intérieur soit vers l'extérieur. Cela suppose qu'il y ait un « décideur », être intérieur centré dans le cœur, dont le point de vue, en retrait, permettrait de décider si compassion et connaissance doivent être tournées vers l'intérieur ou vers l'extérieur. Isha Schwaller de Lubicz, entre autres, appelle ce décideur Témoin spirituel, face à l'Automate (*). C'est peut-être lui qui nous guide dans la difficulté réelle qui consiste à « aider l'autre » correctement.

La compassion ne doit pas être une émotion, mais un sentiment qui venant du cœur se transforme en amour, alors que la connaissance se transforme en sagesse. La sagesse est une connaissance qui passe par le cœur et qui, à travers l'action, amène une transformation. Celui en qui cette transformation s'est établie atteint la transcendance. Comme il a été dit avant, il faut passer par l'expérience pour vivre la transcendance qui illumine les choses.

— N'oublions pas que nous ne donnons que ce qui nous a été donné.

— Une pensée de Louis-Claude de Saint-Martin a été proposée à notre réflexion choisie en ouvrant, au soi-disant hasard, le petit livre « Maximes et pensées de Louis-Claude de Saint-Martin ». La voici : « A force de dire « notre Père », espérons que nous entendrons un jour dire « Mon fils ». Cette pensée a évoqué une autre pensée de Louis-Claude de Saint-Martin : « Comment voulez-vous que Dieu soit présent dans vos prières si vous n'y êtes pas présent vous-même ? ». Il suffisait donc d'être bien présent quand on dit « notre Père ». Peut-être y aura-t-il alors simultanéité entre « notre Père », qui serait une question, et « Mon fils », qui en serait la réponse. D'ailleurs, lorsque nous disons « notre Père » nous devrions entendre « Mes fils », alors que nous entendons « Mon fils ». On peut expliquer cela en avançant que l'appel est fraternel, de nous tous à notre Père, mais que le retour, appel vers la spiritualité, est un chemin individuel.

Après l'échange de nos réflexions, nous sommes parvenus à la conclusion que trois questions fondamentales se posaient :

1. Sommes-nous présents dans nos prières ?
2. Sommes-nous en mesure d'entendre ?
3. Et si nous entendons, sommes-nous en mesure de comprendre ?

Et voici que surgit une quatrième question :

4. Faut-il être le « digne fils », pour entendre le Père ? Il est plus probable que la question de se considérer digne ou indigne touche

(*) Isha Schwaller de Lubicz : *L'ouverture du chemin*, Ed. Aryana, Paris, 1957.

l'enfant bien plus qu'elle ne touche le père ou la mère, qui eux ne font pas de différence parmi leurs enfants. Et nous parlons alors de la mère, car il a aussi été question de la Vierge en tant que côté féminin de la divinité.

A la fin de nos travaux collectifs, la Sœur Orateur a donné ses conclusions, parmi lesquelles : « Ce n'est pas le questionnement intellectuel " suis-je ou ne suis-je pas digne " qui ouvre ou pas les portes, mais un état intérieur que l'on nomme humilité. Et l'humilité ne consiste pas à se rabaisser mais à accepter les choses telles qu'elles sont, et non pas telles que nous voudrions qu'elles fussent ».

L'Orateur a mis fin à ses conclusions par « l'extrait de la conclusion sera donc : Ainsi soit-il ».

**

C'est exprès que j'ai tenu à citer, aussi exactement que possible, les phrases qui m'ont paru pertinentes lors de ce riche échange de Chantilly. Nos amis voudront bien excuser le style spontané et familier reproduisant les interventions des uns et des autres. S'il y eut au début quelques digressions intellectuelles, elles nous ont permis d'accéder à l'immense richesse de la compréhension fraternelle qui a régné parmi nous pendant deux jours. La fraternité s'est construite sur des questions authentiques et des réponses vraies. De ce fait, les rapports parmi les membres de l'Ordre qui assistaient à ces journées ont été empreints d'intelligence et de délicatesse. Ce n'est qu'ainsi que les divergences provenant de la personnalité peuvent être surmontées et la fougue de la jeunesse trouver un autre tempo devant la patiente écoute de ceux qui cherchent, lors de toute discussion, à donner la prédominance à l'élément intemporel et à l'esprit bien plus qu'à la forme.

Le Groupe PERSIVAL qui avait organisé cette réunion inter-Groupes s'est vu largement récompensé et son Secrétaire nous dit en avoir appris encore davantage en tapant un compte rendu exhaustif et fidèle. Par son assistance, et par son patient travail ensuite, il a surtout touché d'autres « états de conscience », de ceux qui aident à bien prendre un de ces nombreux « tournants décisifs » dans la vie d'un être en voie de transformation. Ce dont nous sommes tous bien conscients, martinistes engagés ou fidèles amis lecteurs.

Nous nous sommes quittés en espérant pouvoir nous retrouver tous l'année prochaine à Grenoble.

Emilio LORENZO